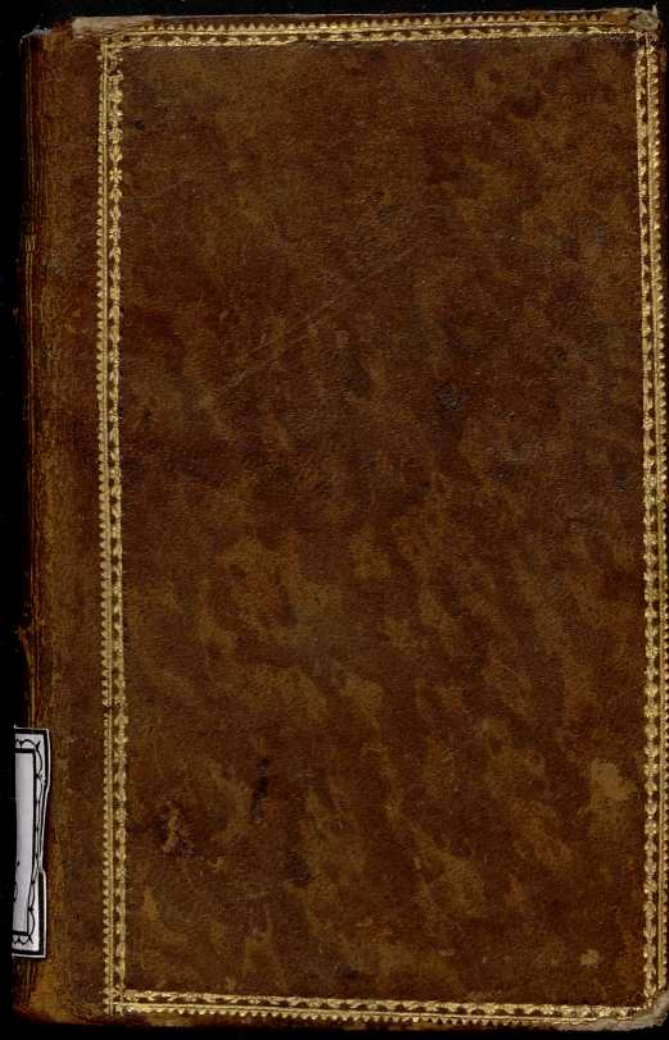
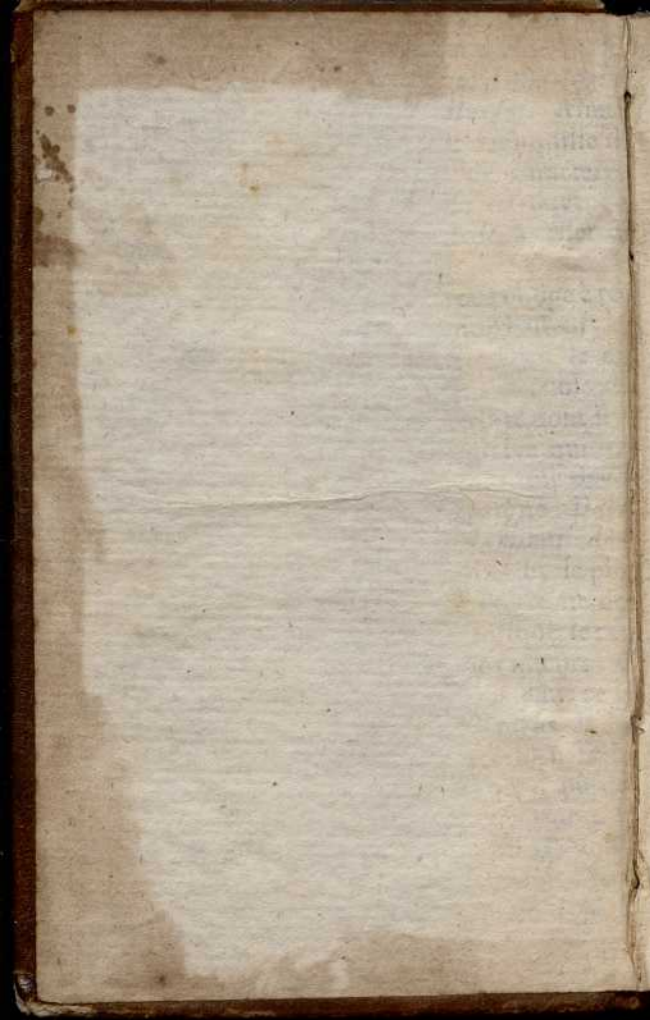




A
17
496

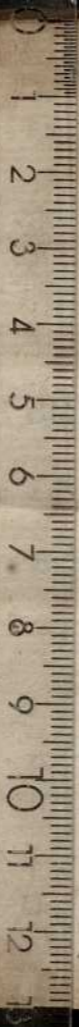


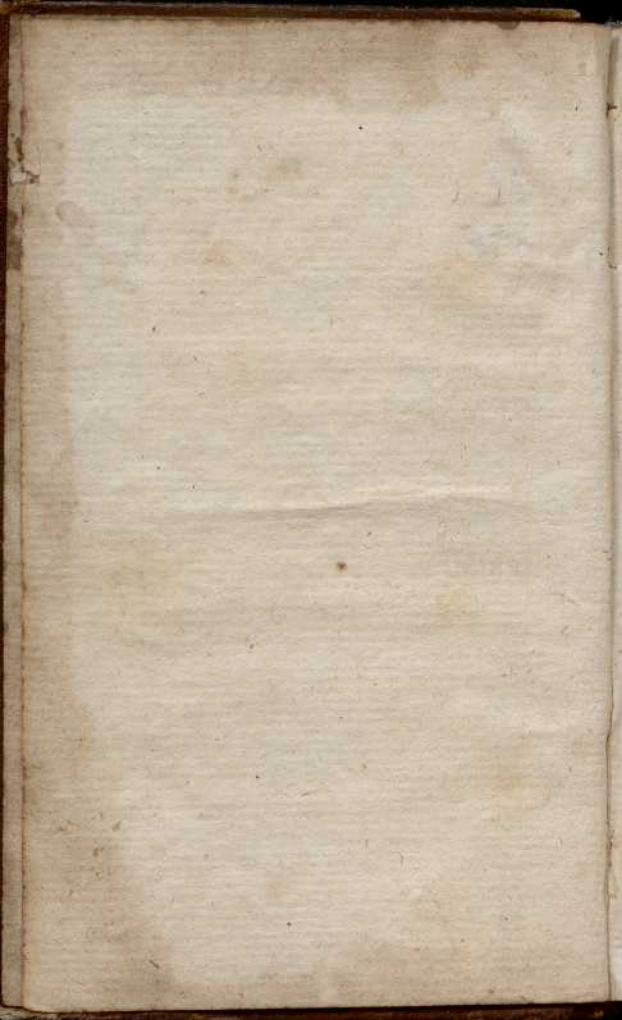




A
11
496

A
11
196





1000€

4 Vols

L'A

FEMME DE BON SENS,

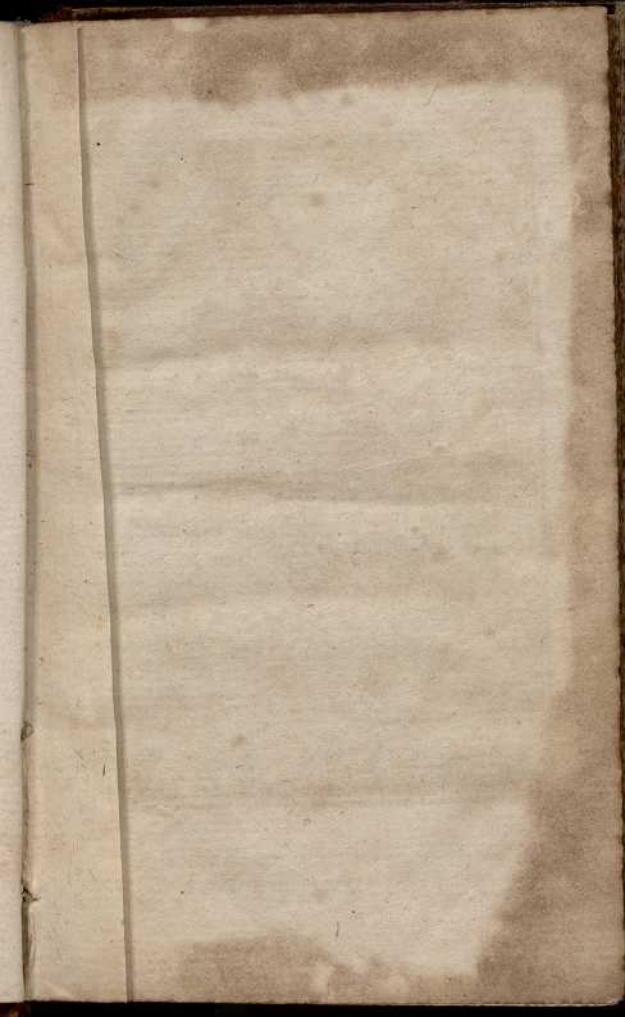
O U L A

PRISONNIÈRE DE BOHÈME.

FEMME DE BON SENS

OU

PRISONNIERE DE BOUTE





*«Ma chère enfant, ma bien-aimée,
pourrai-je jamais me séparer de toi.»?*

L A

FEMME DE BON SENS,

O U L A

PRISONNIÈRE DE BOHÈME:

traduction de l'anglais, par B. Ducos,
traducteur de *Henry*.

Reason still use, to reason still attend.—PORS.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-
André-des-Arts, n°. 9.

AN VI. — 1798.

THE HISTORY OF THE

OF

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

L A
FEMME DE BON SENS,
O U L A
PRISONNIERE DE BOHÈME.

CHAPITRE PREMIER.

MARIA Villars était très-belle; elle avait un sourire enchanteur, et toute sa personne était remplie de grace et d'agrémens. La fortune ne l'avait pas traitée avec moins de prédilection que la nature. Lord Villars n'avait eu de sa première femme que deux enfans, un fils et Maria; et comme, par contrat de mariage, les vingt mille livres que sa femme lui avait portées en dot, avaient été converties en apanage pour les cadets, sans désigner leur

nombre, toute la somme devait écheoir en partage à sa fille. Lady Villars mourut peu de jours après la naissance de Maria, et quelques mois s'étaient à peine écoulés, que lord Villars quitta les tristes livrées de la douleur, pour faire les joyeux apprêts d'un nouvel hyménée.

A cette époque, Maria fut remise aux soins d'une sœur de son père, qui joignait à un amour désordonné pour la dissipation, tant de gâité naturelle et de goût pour le monde, qu'elle voulait que tous ceux qui l'approchaient, partageassent des plaisirs, sans lesquels elle croyait qu'il n'y avait pas de bonheur. Quoique mariée, elle n'avait point d'enfans, et elle se trouvait malheureuse de n'en point avoir, de sorte qu'elle se passionna pour sa nièce. L'indulgence extrême avec laquelle Maria fut traitée, lui enseigna bientôt à ne prendre

que sa volonté pour règle de ses actions. Naturellement violente, impérieuse et vaine, elle ne tarda pas à devenir un vrai despote, personnelle et exigeante à l'excès. La nature l'avait douée d'une intelligence vive et facile, qui, si elle eût été bien dirigée, aurait pu lui servir à acquérir d'utiles connoissances, à former son jugement, et à corriger son caractère : mais sa tante avait pris cette vivacité pour de l'esprit; et l'on en faisait le sujet des plus brillans éloges, au lieu de la tourner vers des objets qui pussent en mériter de plus vrais.

Aussi, de tous les talens que Maria faisait parade de cultiver, elle n'en possédait aucun, même imparfaitement, si ce n'est la danse et la musique. Elle avait l'oreille juste et la voix agréable. Elle sentit de très-bonne heure les avantages que l'on pouvait retirer de la culture de ces dons en-

chanteurs, et le succès couronna ses efforts. Elle acquit, en très-peu de temps, une connaissance assez profonde de la musique, et elle excella dans l'art beaucoup moins difficile de la danse. Enfant, elle avait fait l'amusement de sa tante; à mesure que le temps développa ses charmes, Maria devint pour elle un sujet de triomphe et d'orgueil.

On ne s'étonnera point que dans une personne qui réunissait le rang, la jeunesse, la beauté, des talens et de la fortune, les qualités précieuses de l'esprit et du cœur ne fussent comptées pour rien. Le cercle où vivait Maria n'avait qu'une voix à son égard; tout le monde la regardait comme un modèle de perfection. Elle se l'entendait redire à chaque instant du jour; elle le voyait à la déférence que l'on avait pour tout ce qu'elle disait, à l'empressement avec lequel on

prévenait jusqu'à ses moindres desirs : elle se le répétait continuellement elle-même, et sûrement il n'y avait point pour elle d'article de foi plus sacré, ni auquel elle se soumit plus volontiers.

Parmi les adorateurs qui la suivaient par-tout où elle se montrait, elle en rencontra, dès sa plus grande jeunesse, plusieurs qui, ravis de sa beauté ou attirés par sa fortune, la recherchèrent en mariage : mais sa tante n'était pas pressée de lui demander de fixer son choix. Elle ne voyait point de rang si élevé, de si grande fortune, que le mérite de Maria ne lui donnât le droit d'y aspirer ; et Maria dont le plus grand plaisir consistait à multiplier ses conquêtes et à les abandonner aussi-tôt après, encourageait également tous ceux qui l'approchaient, et les accablait ensuite de dédains.

Elle était parvenue ainsi à l'âge de dix-huit ans, lorsqu'une nuit, en revenant du bal, elle signifia à sa tante, dans les termes les plus absolus, que son choix était fait, qu'elle aimait M. Mordaunt, et que M. Mordaunt serait son mari. Un tremblement de terre aurait moins ébranlé les facultés intellectuelles de mistriss Fortescue, qu'elles ne le furent par cette déclaration. Elle connaissait M. Mordaunt pour un jeune homme d'une bonne famille, d'une figure agréable, et d'une grande amabilité; mais il n'occupait aucun rang dans la société, et sa fortune était presque nulle: quant à son esprit et à sa moralité, mistriss Fortescue n'en avait jamais entendu parler; elle y attachait d'ailleurs très-peu d'importance. Elle essaya de faire quelques représentations; mais elle ne tarda pas à voir qu'elle n'avait ni le pouvoir que donne

l'autorité, ni l'influence qui résulte d'une véritable affection. La résolution de Maria était prise irrévocablement ; et elle ne se faisait aucun scrupule de dire que, malgré le plaisir qu'elle aurait si sa tante approuvait ce mariage, son improbation ne l'empêcherait pas de le conclure.

Voici ce qui s'était passé. M. Mor-daunt, depuis le premier jour qu'il avait vu Maria, en était devenu passionnément amoureux. Il y avait quelque chose, dans la vérité et l'humilité de son sentiment, qui flattait singulièrement l'amour-propre de la jeune coquette ; ses manières et les graces de sa personne l'avaient séduite ; elle s'était d'ailleurs apperçue que la plus distinguée de ses compagnes le recherchait en quelque sorte, ou s'efforçait du moins de fixer son attention ; et c'était par conséquent pour elle un point d'hon-

neur que de lui enlever cette conquête. Elle apprit ensuite que M. Mordaunt était tendrement aimé de cette compagne, qui était aussi sa plus intime amie, et il n'en fallut pas davantage pour la décider à en faire son mari.

Mistriss Fortescue désespérant d'avoir assez d'empire sur l'esprit de sa nièce, n'imagina pas d'autre moyen de prévenir un mariage qu'elle désapprouvait souverainement, que la force de l'autorité paternelle. Elle eut recours à lord Villars, et lui représenta que les espérances flatteuses que la beauté rare et les qualités de Maria avaient fait naître, s'évanouiraient, si on la laissait disposer ainsi d'elle-même : mais quoique lord Villars eût dû souhaiter que sa fille eût une autre inclination, il était trop occupé des intérêts de son second mariage et des soins qu'il exigeait de lui, pour donner

beaucoup d'attention ou s'intéresser beaucoup au sort d'une fille qu'il n'avait pas vue depuis son enfance, et qu'il regardait comme absolument gâtée par les faiblesses et les complaisances de sa tante. Il répondit à sa sœur qu'il fallait qu'elle subît la peine de sa propre faute; qu'il ne donnerait à sa fille, en la mariant, que dix mille livres; qu'à sa mort elle toucherait le reste de la somme qui lui revenait, et que c'était à elle de se faire le meilleur sort qu'elle pourrait.

Mistriss Fortescue jugeant que toute opposition de sa part serait inutile, ne se donna plus la peine de contrarier ce qu'elle ne pouvait empêcher. M. Mordaunt fut le plus heureux des hommes, quand on lui dit qu'il épouserait Maria Villars; et Maria elle-même feignit de sacrifier aux douceurs de l'amour, les projets de l'ambition et de l'avarice. Elle de-

vint réellement, pendant les assiduités de M. Mordaunt auprès d'elle, aussi amoureuse de lui qu'il était possible qu'elle le fût. Quant à M. Mordaunt, il n'était pas moins charmé de la beauté de sa maîtresse et des graces de son esprit, qu'il n'était reconnaissant de la préférence dont elle l'honorait. Il regardait cette préférence comme la preuve de l'affection la plus désintéressée, et ne doutait pas qu'il ne trouvât dans la femme adorable dont il était près d'obtenir la main, une compagne agréable, une tendre amie, et une épouse fidelle : il ignorait (et un ange du ciel ne serait pas parvenu à le lui persuader alors) que cette même Maria Villars dût empoisonner pour jamais son bonheur, et devenir le fleau de ses enfans. Maria, de son côté, s'en était, comme lui, rapportée aux apparences pour fixer son choix, et n'avait rien cherché de ce

qui pouvait contribuer réellement au bonheur de sa vie; mais elle n'avait pas, comme lui, ajouté par la pensée, aux avantages extérieurs de son amant, un esprit juste et un bon cœur : elle n'y avait pas songé.

Elle disposait de son esclave en souveraine. L'opinion qu'elle avait de sa beauté, ne lui permettait pas de soupçonner qu'il en pût jamais être autrement. Tant qu'elle conserva sur les actions de M. Mordaunt une autorité sans bornes, elle n'exigea point en lui d'autres qualités, sur lesquelles elle pût fonder des jouissances plus durables; et même il n'y avait aucune de ces qualités qu'elle n'eût volontiers sacrifiée, pour qu'il fût toujours soumis et prêt à satisfaire jusqu'à ses moindres desirs. Mais la nature l'avait créé pour donner à celle qui partagerait sa destinée, un bonheur d'une toute autre espèce. Doué d'une raison

parfaite , d'une humeur douce et égale , d'une ame sensible , et des plus nobles inclinations , s'il avait rencontré un cœur et un caractère analogues aux siens , il n'y aurait pas eu de félicité domestique dont il n'eût été susceptible de faire jouir sa femme , et de jouir lui-même.

En se mariant , il auroit souhaité de se retirer dans le Northumberland , sur le patrimoine de ses pères , loin des occasions de dissipation et de dépense , à la fois si opposées à ses goûts , et si dangereuses pour sa fortune. Mais mistriss Fortescue et Maria répugnaient également à l'exécution de ce projet ; et on n'eut pas de peine à persuader à M. Mordaunt , que la jeunesse de sa femme et la force de l'habitude justifiaient suffisamment cette opposition à ses desirs. Il espéra que le temps et les devoirs de la maternité , dont il voyait avec plaisir

sir que Maria aurait bientôt à s'acquitter, lui donneraient des goûts plus conformes aux siens; et, en attendant, il mit tout son bonheur à contribuer à celui de sa femme. Il conçut cependant des craintes un peu plus sérieuses, lorsqu'il vit que, même après la naissance de sa fille, mistriss Mordaunt paraissait rechercher avec encore plus d'avidité le plaisir et la dissipation, et que, long-temps avant que sa santé lui eût permis, à la rigueur, de sortir de sa maison, elle s'était de nouveau lancée dans le monde, elle y faisait de nouvelles connaissances, et ne cherchait que de nouveaux sujets de distraction. Elle avait obstinément refusé de nourrir son enfant; et l'on avait fait croire à son mari qu'elle avait une santé trop délicate pour pouvoir y suffire et en supporter la fatigue. Mais enfin il ne put se dissimuler que cette santé si

délicate, était cependant assez robuste pour résister aux longues veilles des bals et des assemblées, et aux courses à cheval, et à tous les autres amusemens du matin : il en témoigna sa surprise, et se permit même quelques représentations.

C'était la première fois que sa volonté se montrait en opposition avec celle de Maria. L'emportement auquel elle se livra à cette occasion, l'étonna beaucoup ; il lui causa même une sorte d'effroi. Le voile tomba ; et depuis ce moment, M. Mordaunt vit sa femme telle qu'elle était. Quoique les imperfections du caractère, dans une femme, suffisent pour détruire le bonheur de l'homme sensible qui en est véritablement épris, rarement elles sont assez révoltantes pour l'en éloigner tout-à-fait. M. Mordaunt se vit condamné à vivre malheureux ; mais il ne cessa point d'aimer. Il n'en

étoit pas de même de Maria : elle n'avait jamais aimé , elle ne pouvait aimer qu'elle-même. Lorsque son mari céda à ses caprices , ou se prêta à ses plaisirs , elle lui souriait avec une amabilité qui lui persuadait qu'il étoit le plus heureux des hommes : contrariait-il ses desirs les plus extravagans , elle l'accablait de toute sa mauvaise humeur , et ne lançait sur lui que des regards pleins de courroux.

Pendant les premières années de leur mariage , la crainte d'interrompre ces momens de confiance et d'abandon , où il trouvait un bonheur passager , et dont il jouissait tout seul , le fit céder en tout à sa femme. L'habitude qu'elle avait de ne consulter que sa propre volonté prit de nouvelles forces ; et lorsqu'ensuite il n'eut plus pour se conduire ainsi la même raison (car les momens de confiance et

d'abandon ne tardèrent pas à disparaître), l'embarras de ses affaires, et la crainte que l'on a, lorsqu'on n'est pas doué d'une ame forte, d'acquiescer la certitude d'un malheur auquel il est impossible d'échapper, furent cause qu'il continua à avoir pour elle la même déférence: de sorte qu'au bout de dix ans il se trouva frustré de toutes ses espérances de félicité, ayant contracté beaucoup de dettes, père de trois misérables filles abandonnées de leur mère, et mari d'une belle femme qui, jeune encore, avait perdu son éclat et sa fraîcheur, dont les plaisirs avaient usé la santé, et dont le caractère, naturellement difficile, avait été aigri par les privations qui accompagnent la pauvreté. Son cœur et son esprit ne lui offraient aucune ressource dans cette pénible conjoncture. Elle se reprochait sans cesse d'avoir ainsi follement

contracté un engagement qui la réduisait au désespoir. M. Mordaunt était souvent témoin de ces reproches, qu'elle s'adressait à elle-même ; et il ne concevait pas comment les plus beaux traits, les formes les plus agréables, avaient pu lui dérober la difformité d'un caractère si personnel et si odieux sous tous les rapports.

Quant à ce qui restait à faire, il n'y avait point de choix. Mistriss Fortescue était si fréquemment venue au secours de sa nièce, qu'elle n'avait plus de moyens de la soulager dans sa détresse. Les dix mille livres que Maria avait reçues en se mariant étaient dissipées. Sur les dix autres mille livres qu'elle devait recevoir à la mort de lord Villars, elle ne pouvait toucher que des intérêts, parce que la propriété du capital avait été transportée d'avance à ses enfans. Les créanciers étaient pressans et nombreux ; il fal-

lut opter entre la prison et la maison patrimoniale dans le Northumberland.

M. Mordaunt usa enfin d'une autorité qui, dix ans auparavant, aurait prévenu des chagrins auxquels elle n'apportait alors qu'un bien faible soulagement. Il vendit tout ce qu'il possédait à la ville et dans les environs. Il se mit dans la seule voiture qui lui restait, avec sa femme, ses trois filles, et une femme-de-chambre; et cette famille ruinée s'achemina ainsi vers le nord de l'Angleterre.

Quoique Maria n'eût rien à opposer à une mesure si nécessaire, et même inévitable, elle n'avait pas assez de courage pour s'y soumettre sans faire les lamentations les plus amères, sans se livrer à la plus grande douleur. Elle se sépara de mistriss Fortescue, comme si c'eût été pour aller en exil dans le fond de la Sibérie; et mis-

triss Fortescue elle-même aurait été moins affectée de la mort de sa nièce, qu'elle ne le fut de la voir à vingt-huit ans, ensevelie dans une épouvantable solitude, et privée de tout ce qui, à son avis, faisait le bonheur de la vie. Mais la douleur, quelque violence qui l'accompagne, ne diminue point les maux auxquels il n'y a pas de remède.

Après quelques jours de colère, de plaintes et de larmes; après quelques jours encore d'un silence profond et d'un grand mécontentement, mistriss Mordaunt se trouva, malgré ses regrets et sa répugnance, établie dans le village de Groby, obligée de s'occuper des soins de son ménage, et de se renfermer dans le cercle étroit d'une petite société de campagne, à trois milles de Londres.

C H A P I T R E I I .

GROBY était situé à l'entrée d'une vallée étroite, environnée de hautes collines inégalement élevées et distribuées avec une agréable irrégularité, et parsemée de bosquets et d'arbres majestueux, qui couvraient de leur ombrage une pelouse épaisse, toujours verte, et entrecoupée par de fertiles champs de bled. Un ruisseau de la plus belle eau traversait cette vallée, de toutes parts elle offrait des promenades plus agréables et plus romantiques les unes que les autres.

Pendant plusieurs générations, le château de Groby avait été la résidence d'une famille respectable, et adorée dans le pays. Il renfermait des appartemens vastes et commodes; et

quoique l'ameublement en fût vieux , il était plus que suffisant pour les besoins ordinaires de la vie. Le château était exposé au midi , et n'avait de croisées que de ce côté , ce qui le rendait extrêmement clos et sain. Il abondait en provisions de toute espèce , et sur-tout en charbon. On y avait composé une bibliothèque bien choisie ; et l'air pur et salubre qu'on y respirait donnait de la force et de la santé.

On voit qu'une pareille habitation offrait des jouissances à ceux qui savaient s'y livrer ; mais il semblait que *mistriss Mordaunt* , ne pouvant pas être aussi heureuse qu'elle l'aurait souhaité , voulait se rendre malheureuse autant qu'il était possible. Elle passait les jours entiers à témoigner son mécontentement et sa mauvaise humeur , s'éloignant de toute société , de tout sujet de distraction , et rendant tous ceux qui étaient obligés de

l'approcher aussi malheureux qu'elle-même.

Il n'en était pas de même de M. Mordaunt. Depuis qu'il avait rompu les liens qui l'attachaient malgré lui à un genre de vie qu'il désapprouvait, toutes les qualités douces et bonnes dont la nature l'avait doué, s'étaient comme développées en lui, et il s'en servait pour le bonheur de ceux qui l'entouraient et pour le sien. Il était enchanté de se trouver dans la maison de ses pères. Il ouvrait son cœur à la joie en voyant le théâtre des jeux de son enfance ; et d'avance il se réjouissait de renouveler connaissance avec son ancien voisinage, et de se livrer aux soins et aux occupations de la vie champêtre. Il voyait avec une satisfaction qui, la nuit, lui rendait le repos, et le jour, sa gaiété naturelle, que dix années d'économie et de retraite rétabliraient l'ordre dans

ses affaires. Il espérait aussi que, dans le cours de ces dix années, il dédommagerait ses filles du tort que leur avaient fait la négligence de leur mère et leur mauvaise éducation; et dans le contentement que cette idée lui donnait, il trouvait que l'exécution de ses projets lui procurerait des plaisirs encore plus doux que ceux qui couronneraient ses efforts.

Il employa la douceur et les prévenances de la plus vive tendresse, pour ramener Maria vers lui, et la rendre sensible aux jouissances de la vie qu'elle devait mener désormais. Il l'aimait encore; il espérait que le temps et l'aisance dans laquelle elle vivrait, opéreraient ce miracle; et il rejetait tous ses défauts sur la mauvaise éducation qu'elle avait reçue, et sur les extravagances qu'on lui avait fait faire en entrant dans le monde.

« Ici, ma chère Maria, lui disait-il quelquefois, ici, notre bonheur ne dépend que de nous. Après l'épreuve que nous avons faite de l'insuffisance des moyens par lesquels nous avons cru y arriver, dédaignerions-nous d'employer le seul qui nous reste, et qui est maintenant à notre disposition » ? Cependant il avait la douleur de voir que sa tendresse ni ses représentations ne faisaient aucune impression sur elle, mais il aimait à se persuader que le temps pouvait seul triompher d'une si longue habitude, et il en attendait patiemment les effets.

Une année entière s'était écoulée ainsi, lorsque Maria commença à se familiariser un peu avec sa position. Le changement que sa nouvelle manière de vivre avait produit dans sa beauté, ne contribua pas peu à cette réconciliation. La régularité de sa
vie

vie et l'air pur qu'elle respirait, avaient rendu leurs brillantes couleurs à ses joues flétries, et à ses yeux leur éclat et leur vivacité. Son teint s'était reposé. Elle avait recouvré son embonpoint et sa fraîcheur. Par-tout où elle passait, elle entendait vanter sa beauté par les paysans et les paysannes; et sa femme-de-chambre elle-même, qui n'avait pas oublié son ancien métier, lui répétait soigneusement, et quelquefois sans les exagérer, les éloges que les domestiques disaient lui avoir été prodigués à table par leurs maîtres.

Elle savait qu'à son arrivée à la campagne elle avait rebuté tous ses voisins, croyant qu'il était indigne d'elle de s'occuper de quelques individus qu'elle plaçait presque au rang des animaux; mais tant qu'elle respirait, elle ne pouvait être long-temps insensible au plaisir d'exciter l'admi-

ration et de recevoir des louanges. Elle s'excusa de sa conduite passée sur sa mauvaise santé ; et elle donna à cette excuse un air de vérité, en montrant le desir de prendre place dans la société, et de partager les plaisirs qu'offrait le séjour de la campagne.

Ses manières attachantes, la supériorité de son éducation, et ses attraits qui s'embellissaient par le soin qu'elle mettait à plaire, la rendirent bientôt l'idole ou l'envie de tout ce qui l'approchait. M. Mordaunt ne put voir sans une extrême joie, l'heureux changement qui était survenu dans le caractère de sa femme ; mais il découvrit bientôt que ce changement ne se prolongeait pas au-delà des heures qu'elle passait avec des étrangers, soit chez les autres, soit dans sa propre maison. Il reconnut, et ce fut pour lui le sujet d'une bien

vive peine, que la vanité seule avait produit cette espèce de métamorphose, qu'il aurait voulu pouvoir attribuer à d'autres motifs. Elle le traitait toujours avec la même froideur et la même indifférence. Elle n'était ni moins négligente envers ses enfans ni moins insupportable pour ses domestiques. Lorsqu'elle se trouvait seule avec lui, elle se livrait encore plus qu'auparavant à son humeur et à ses plaintes. Elle refusait obstinément de partager les plaisirs et les amusemens qu'il avait projetés. S'il désirait de s'entretenir avec elle, il n'en obtenait aucune réponse; ou bien elle faisait si peu d'attention à ce qu'il disait, qu'il était obligé de se taire. Avec lui les promenades dans la campagne l'accablaient de fatigue et d'ennui, et souvent elle se renfermait des jours entiers dans sa chambre pour arranger un ancien bonnet, ou pour en monter

un nouveau avec de vieux chiffons.

Une telle conduite donna à M. Mor-
daunt, malgré lui-même, une mau-
vaise opinion du cœur de Maria, et
détruisit en lui par degrés tout atta-
chement pour elle, tout sentiment de
préférence; hors ce que l'intimité de
leur union le forçait de conserver en-
core, en dépit de sa raison et de
l'éloignement dont il ne pouvait se
défendre.

C H A P I T R E I I I.

SI Maria avait eu plus d'amabilité,
ils auraient été peut-être plus heu-
reux. Ils étaient établis dans un do-
maine peu considérable qui suffisait
à leurs besoins, vivant de pair avec
leurs voisins, assez occupés pour ne se
point ennuyer, et assez peu pour ne
pas se fatiguer. Aucun sujet parti-

culier d'inquiétude ne troublait leur repos. Ils jouissaient d'une santé parfaite; et s'ils n'avaient rien à espérer, ils n'avaient non plus rien à craindre.

Mais une existence où le bonheur naissait de l'uniformité, ne devait pas avoir de charmes pour Maria. Elle n'y trouvait que de l'ennui, et ce fut pour elle une sorte de soulagement, et un moyen d'interrompre ce qu'elle appelait une insupportable monotonie, que de se trouver enceinte. Pour se rendre plus intéressante, et pour donner plus de prix à cet événement, elle s'imagina de supposer qu'elle désirait beaucoup d'avoir un garçon. Elle en parlait sans cesse; et à force de répéter combien elle serait joyeuse de donner le jour à un fils, et d'avoir à lui prodiguer tous les soins de la maternité, elle était parvenue à convertir ce qui n'était d'abord qu'un caprice, en une véritable passion.

Elle comptait les jours, les semaines, les mois, à mesure qu'ils s'écoulaient. Enfin le terme approcha. Chaque jour elle attendait sa délivrance. Le moment arriva, et elle accoucha d'une fille!

Dès l'instant qu'elle la vit, la destinée de cette pauvre enfant fut fixée, autant qu'elle pouvait dépendre de l'affection de sa mère. « Elle était hideuse. On voyait déjà dans ses traits le germe des passions les plus viles. Elle avait l'air d'une chouette, d'un singe, de sa tante Nelly ». C'était la plus grossière injure qu'il fût possible de lui faire.

Cette tante Nelly, le *nec plus ultra* de ce qui inspirait de l'aversion et de l'horreur, était la sœur de M. Mordaunt, qui avait passé toute sa vie dans la pratique des plus rares vertus. C'eût été l'être sur la terre que M. Mordaunt aurait le plus souhaité

de voir auprès de Maria. Comme elle était plus âgée que lui de plusieurs années, elle l'avait soigné dans son enfance, dirigé par de sages conseils dans sa jeunesse, et aimé ensuite avec toute la tendresse et la chaleur de l'amitié. A l'époque de son mariage, il s'était empressé de l'appeler auprès de lui, pour lui faire faire connaissance avec celle qu'il ne craignait pas alors de lui comparer, et qu'il lui préférait sans doute au fond du cœur. « Vous trouverez dans l'amitié de ma sœur, disait-il à sa Maria, toutes les ressources d'une sagesse aimable et d'une extrême bonté. Je ne vous recommande point de l'aimer, car je suis sûr que vous ne pourrez pas vous en empêcher: et quant à ma sœur, elle vous regardera et vous traitera comme sa propre fille ».

Tout cela aurait pu arriver, et serait arrivé en effet, si Maria avait

été telle que M. Mordaunt la croyait. Mais avec son esprit satirique et son amour-propre excessif, il était naturel qu'elle méprisât et qu'elle tournât en dérision la vertu et la sagesse dans une femme de quarante-cinq ans, qui joignait à beaucoup de pénétration une franchise nécessairement impertune. Elle la connaissait à peine depuis une demi-heure, qu'elle avait déjà censuré tous les traits de son visage. Elle la ridiculisait auprès de ses compagnes, s'en moquait avec sa femme-de-chambre; et les politesses affectées qu'elle se croyait obligée de lui faire en présence de son mari, déguisaient mal à miss Mordaunt l'aversion dont elle était l'objet. Il n'était pas moins facile de voir combien M. Mordaunt s'était trompé dans son choix; et l'éloignement de Maria pour sa belle-sœur en était d'autant plus grand, parce qu'elle sentait l'impos-

ibilité de la dissuader à cet égard.

Cependant cet éloignement se serait probablement affaibli si Maria avait trouvé en miss Mordaunt quelque chose qui justifiât le mépris qu'elle affectait de lui témoigner : mais elle fut bientôt forcée , envers cette sœur si méprisée , au respect que commandait sa vertu , à la crainte salutaire qu'inspiraient sa surveillance et ses principes austères. Cette crainte , ce respect changèrent le dégoût de Maria en haine. Elle ne se dissimulait pas que sa conduite était propre à exciter l'animadversion , et que celle de miss Mordaunt particulièrement lui était déjà acquise. Elle la regardait comme un espion , et la haïssait en conséquence.

Pendant le séjour de M. Mordaunt à Londres , sa sœur y était venue de temps en temps pour avoir le plaisir de le voir. Elle n'avait pas tardé à dé-

couvrir qu'il était malheureux ; et quoiqu'il ne se plaignît pas , elle s'apercevait que sa société était un soulagement pour lui ; de sorte qu'elle ne manquait jamais d'aller tous les ans passer avec lui quelques semaines , afin de contribuer autant qu'elle pouvait à son bonheur , et de se procurer à elle-même le plaisir d'être avec ses nièces. Elle réunissait tous ses efforts pour effacer les mauvaises impressions qu'elles recevaient de leur mère , et sur-tout elle ne négligeait rien pour s'en faire aimer ; et , sous ce dernier rapport , son succès était si complet , que les pauvres enfans n'aimaient rien autant que leur tante Nelly.

Ce concours de circonstances contribuait à augmenter l'aversion de Maria pour sa belle-sœur ; et le seul acte de maternité qu'elle exerça jamais , fut de donner le fouet à sa fille aînée , un jour que , voyant sa mère

avec un nouveau bonnet , il lui échappa de dire : « Aujourd'hui ma-
» man ressemble à tante Nelly ».

Deux ans avant le départ de M. Mordaunt pour la campagne , miss Mordaunt avait été attaquée d'une maladie qui l'avoit empêchée de sortir de chez elle ; et après avoir languï dans les plus pénibles souffrances pendant dix-huit mois , elle avait enfin payé le tribut à la nature. Sa mort avait été pour son frère le sujet de la plus vive douleur , et il conservait pour la mémoire de cette sœur chérie beaucoup de tendresse et une profonde vénération. Ainsi ce n'était certainement pas à ses yeux , que la prétendue ressemblance de sa dernière fille avec miss Nelly , pouvait être un tort ou un désavantage. L'injuste éloignement que mistriss Mordaunt avait pris pour cette enfant , n'était pas non plus pour son

père un motif de s'y moins intéresser ; car lorsqu'il considérait avec quel acharnement sa femme avait persisté à détester une créature aussi parfaite que l'était sa sœur, et qu'il comparait l'étalage qu'elle faisait de ses sentimens maternels, avec l'abandon dans lequel elle avait jusqu'alors laissé ses enfans, il abjurait tout sentiment d'affection, et concevait pour elle un tel dégoût, qu'il lui paraissait impossible de jamais le surmonter.

Il y eut cependant à ce sujet une chose sur laquelle M. et mistriss Mordaunt tombèrent d'accord ; ce fut sur le nom d'Hélène, qu'ils donnèrent à cette pauvre petite fille. Maria la nomma ainsi pour se donner le plaisir, quand elle voudrait, de l'appeler, par dérision, tante Nelly. Quant à M. Mordaunt, il n'avait eu d'autre intention que de perpétuer dans sa famille un nom dont la mémoire lui devenait

devenait plus chère de jour en jour, peut-être parce que les défauts de sa femme lui faisaient chaque jour aussi sentir davantage le prix des qualités et des vertus de sa sœur.

C H A P I T R E I V.

C E ne fut pas seulement en donnant à sa fille un nom qu'elle détestait, que mistriss Mordaunt manifesta son éloignement pour elle. Le desir insatiable qu'elle avait de fixer l'attention générale, lui suggéra l'idée de chercher les moyens de s'assurer de la considération pour cette époque de sa vie, qui lui paraissait, à la vérité, bien éloignée encore, où elle ne serait plus jeune, et où elle aurait perdu sa beauté.

Tenir par-tout le premier rang avait été son premier desir; ce devait être

aussi son dernier souhait, comme sa dernière occupation. La fureur de faire des éducations, qui était alors à la mode, lui offrit l'occasion de se distinguer, qu'elle cherchait depuis quelque temps. Elle ne pouvait plus éclipser dans un bal la beauté de ses rivales, éveiller l'envie dans l'ame de celles qui lui ressembaient, par la recherche de sa parure ou l'élégance de ses équipages. Tous ses succès se renfermaient dans le cercle d'un petit nombre de voisins, loin du théâtre de sa première gloire, et où la curiosité dirigeait davantage ses recherches sur l'intérieur des ménages, que sur la forme des habits que l'on portait et des voitures que l'on avait à ses ordres. Elle résolut de se montrer à son voisinage comme la mère la plus occupée de l'éducation de ses enfans. Ses filles aînées étaient trop âgées, et leur père, d'ailleurs, mettait trop de suite dans

les leçons qu'il leur donnait, pour qu'elle songeât à s'en emparer, et à en faire trophée dans la nouvelle carrière qu'elle allait parcourir; mais la malheureuse Hélène était entièrement à sa disposition; on ne pouvait lui en contester la propriété; et sur-le-champ elle s'arma de tout ce qui peut inspirer de la contrainte aux enfans, et les frapper, pour ainsi dire, d'immobilité.

Elle réussit dans cette entreprise, où brillait tant de sagesse, et sur-tout de bonté. Maria devint pour sa fille un objet de terreur. La pauvre petite la craignait tellement, qu'à cet âge où les enfans ne connaissent leur mère que par ses caresses et ses complaisances, elle ne regardait la sienne qu'en tremblant, ou en versant un torrent de larmes. On aurait dit que tout conspirait pour faire le malheur de son enfance. Elle avait à peine

quinze mois, que le garçon tant désiré vint au monde; et, comme si cette mère dénaturée n'eût été susceptible que d'un certain degré d'affection, le peu de tendresse qu'elle avait jusqu'alors montré à Hélène, lui fut entièrement retiré, pour augmenter celle qu'elle prodiguait au nouveau-né. Outre cela, Hélène avait toujours tort dans tout ce qu'elle faisait et ce qu'elle ne faisait pas : caressait-elle son frère, on l'accusait de vouloir l'étouffer; et quand elle s'en tenait éloignée, on lui reprochait d'être une petite insensible, de n'avoir pas d'ame; et on lui donnait un soufflet, ou bien on lui ôtait ses joujoux; quelquefois même on la fouettait sans qu'elle sût pourquoi.

L'âge d'étudier arriva, et mistriss Mordaunt était décidée à lui servir d'institutrice; mais elle n'avait elle-même jamais rien appris. Ses propres

idées sur ce qu'elle voulait enseigner, n'étaient pas classées avec assez d'ordre dans son esprit, pour qu'elle pût les communiquer aux autres. Ses explications étaient inintelligibles, et son impatience extrême. Hélène n'apprenait rien. — C'était stupidité. — C'était entêtement. — On avait bien prévu qu'elle ne serait jamais propre à rien. — Les punitions se succédèrent sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin ces leçons et ces corrections produisirent la stupidité et l'entêtement, auxquels on avait voulu remédier d'avance.

M. Mordaunt n'était pas spectateur indifférent de ce qui se passait sous ses yeux, mais il était bien éloigné d'en soupçonner la véritable cause. La terreur dont Hélène avait été frappée dès l'âge le plus tendre, avait fait croire, même à M. Mordaunt, qu'elle avait une intelligence extrêmement bornée. Il était souvent témoin de ce

qu'on lui disait être des accès d'enfê-
tement, et quelquefois aussi il voyait
sa fille se livrer à des violences qui
auraient pu lui devenir funestes. Il
craignit qu'Hélène ne ressemblât à sa
mère, et jugea que de petites correc-
tions lui étaient peut-être nécessaires.
On se gardait bien de lui dire quelles
punitions on infligeait à sa fille, et si
l'on revenait souvent à la charge;
et comme il est toujours facile de
mettre le tort du côté d'un enfant,
mistriss Mordaunt ne manquait ja-
mais de tout arranger de manière
qu'Hélène paraissait toujours être en
faute. Pendant un certain temps, M.
Mordaunt s'était laissé persuader que
la manière dont on traitait sa fille pou-
vait être bonne ou nécessaire; mais
enfin l'expérience l'éclaira, et lui prou-
va qu'il s'était trompé. — A six ans
Hélène savait à peine lire; et il vit,
avec une douleur inexprimable, que

soit qu'on lui enseignât quelque chose, ou qu'on lui adressât un reproche, elle montrait la plus parfaite indifférence.

Maria n'avait jamais été l'amie de son mari. Depuis plusieurs années elle n'était plus sa confidente ; et l'ame sensible et franche de M. Mordaunt ne s'était soumise qu'avec beaucoup de répugnance et de regrets , à sacrifier aux conseils de la prudence les plaisirs de la confiance et de l'intimité. Depuis son arrivée dans le Northumberland , il avait trouvé un ami et un confident à qui il ouvrait son cœur lorsqu'il éprouvait quelque peine , ou qu'il avait de l'inquiétude. Cet ami , ce confident , était le ministre de la paroisse , qui lui avait toujours donné des consolations dans ses chagrins , et dont la raison l'avait souvent éclairé.

M. Mordaunt communiqua à M. Thornton les craintes que lui inspi-

rait le caractère d'Hélène, et lui avoua qu'il en était profondément affligé.

« Permettez-moi, lui répondit M. Thornton, de mettre ma femme dans notre confiance. Je serai bien trompé, si elle ne vous rassure pas ».

Mistriss Thornton était dans la chambre voisine. Elle se rendit à l'invitation de son mari, s'assit et écouta le récit des chagrins de M. Mordaunt.

« Votre enfant, mon cher monsieur, dit-elle aussi-tôt qu'il eut fini, n'est ni stupide ni d'une humeur opiniâtre. On s'y est mal pris. La crainte a resserré les facultés de son esprit, et détruit sa sensibilité. Prouvez - lui qu'on ne la hait pas, elle sera et fera tout ce que vous voudrez ».

« Comment se fait-il, madame, reprit M. Mordaunt, que vous ayez conçu d'Hélène une opinion si favorable, et si opposée à celle que j'en ai

moi-même, malgré toute ma tendresse pour elle » ?

« Elle m'aime, monsieur, et elle m'aime parce qu'elle croit que, de mon côté, je l'aime aussi. Si elle est susceptible de s'attacher à une personne, elle s'attachera de même à une autre. Elle s'occupe volontiers avec moi ; et la dernière fois que j'étais avec elle, je lui ai fait apprendre, en dix minutes, une leçon qu'elle me disait avoir étudiée vainement pendant trois jours. — Me demanderez-vous d'autres preuves » ?

« Non, non, s'écria M. Mordaunt ; mais je solliciterai de vous une plus grande faveur. Il faut, ma chère mistress Thornton, que vous vous chargiez de cette pauvre enfant ; je veux que vous la preniez, et que vous en fassiez tout ce que vous croyez qu'il est possible d'en faire ».

Quelques momens d'entretiens suf-

firent pour achever cet arrangement.

Mistriss Thornton, qui avait vu depuis long-temps avec pitié les souffrances d'Hélène, s'estima heureuse de pouvoir contribuer à y mettre un terme ; et mistriss Mordaunt, convaincue que cette élève ne ferait pas honneur au système d'éducation qu'elle avait adopté, et fatiguée de l'embarras que cette occupation lui donnait, consentit volontiers à se séparer de sa fille.

Il y avait tout au plus un demi-mille du château de Groby au presbytère dans lequel Hélène se trouva bientôt après établie, et qui était situé à l'autre extrémité de la vallée. Cette proximité permettait à M. Mordaunt de voir sa fille tous les jours, et tous les jours il la voyait avec une nouvelle satisfaction. Ses joues, flétries par les larmes qu'elle ne cessait de répandre, commencèrent à se colorer du plus

pur et du plus tendre incarnat. Ses yeux, qu'auparavant elle tenait toujours tristement fixés vers la terre, s'élevaient déjà quelquefois avec timidité vers la personne qui lui parlait, et laissaient quelquefois échapper des regards où se peignaient l'intelligence et la gaiété. Si elle ne volait pas encore à la rencontre de son père lorsqu'il venait chez mistriss Thornton, elle se hasardait du moins à lui serrer la main. Souvent aussi elle appuyait sa tête sur lui; et quand elle se relevait, il voyait rouler dans ses yeux des larmes qu'il ne pouvait attribuer qu'à une sensibilité extrême. C'était ainsi qu'elle répondait à ses caresses. M. Mordaunt ne négligea aucun moyen d'encourager sa tendresse, et il eut le bonheur de se convaincre chaque jour que ses efforts n'étaient pas inutiles.

Hélène était environ depuis six mois auprès de sa bonne amie, lorsque la

maladie de lord Villars appela monsieur et mistriss Mordaunt dans le Hampshire. Il fut long-temps malade, et la mort termina ses douleurs.

Mistriss Mordaunt, charmée de se trouver encore une fois avec ses anciennes connaissances, employa tous les prétextes possibles pour prolonger son séjour auprès d'elles. Son frère, devenu lord Villars, était marié depuis quelques années. Elle l'avait peu vu depuis son mariage. Il la pressa si vivement de passer le reste de l'été dans le Hampshire, que M. Mordaunt ne put en refuser la permission; mais il y mit pour condition, que ses trois filles aînées y viendraient aussi. Il désirait qu'elles connussent de si proches parens, et il voulait profiter de cette occasion pour leur donner quelques talens agréables, que l'éloignement de sa résidence ordinaire l'avait empêché d'ajouter à leur éducation. Quant à

son fils , jamais sa femme ne s'en était séparée.

La proposition de M. Mordaunt fut acceptée avec joie. Ils passèrent ainsi tous ensemble un été fort agréable ; et quand le moment de quitter Londres approcha mistriss Fortescue (qui était veuve alors) fit une si triste peinture de l'habitation du Northumberland à cette époque de l'année , et offrit avec tant d'obligeance , à toute la famille , des appartemens dans sa maison , que M. Mordaunt voulut bien ne pas retourner encore chez lui.

Il y avait à peine un mois que ce nouvel établissement était formé , lorsque mistriss Fortescue fut atteinte d'une fièvre dont elle mourut en moins de quinze jours. A sa mort , il se trouva qu'elle avait laissé à mistriss Mordaunt tout ce qu'elle avait en propriété ; et cela se réduisait à une petite maison de campagne située à dix milles

de celle de lord Villars, attenante à une ferme qui rapportait environ deux cents livres de rente, et meublée et décorée avec toute l'élégance du goût le plus moderne.

Quoique mistriss Mordaunt dût être fort affligée de la perte d'une amie qui lui avait donné les plus grandes preuves de tendresse, et qui, non contente de l'avoir défendue avec chaleur pendant sa vie, l'avait en mourant comblée de ses bienfaits, le sentiment de l'indépendance que sa tante lui avait assurée, et les espérances qui s'attachaient naturellement à la situation de la petite ferme qu'elle lui avait léguée, ne tardèrent pas à sécher ses larmes. Elle déclara aussi-tôt que son intention était d'aller, au sortir de Londres, directement à Hadley, s'établir dans sa chaumière; mais en même temps elle protesta qu'elle ne s'y rendrait que vers le milieu du mois

de juin. Le logement qu'elle occupait lui appartenait encore pour six mois; de sorte qu'elle ne voyait aucun motif raisonnable de se priver, à cause de la mort de mistriss Fortescue, du plaisir dont elle s'était promis de jouir le printemps suivant.

M. Mordaunt aurait eu de la peine à déranger ses projets, d'autant que, sous le rapport de la dépense, l'augmentation de fortune qui lui était survenue désarmait la censure même la plus sévère. Il consentit donc à tout ce qu'on voulut, en se réservant toutefois la faculté d'aller visiter Hélène et le Northumberland: il se proposait de faire ce voyage à l'époque où mistriss Mordaunt et sa famille partiraient pour Hadley.

Il fut détourné de l'exécution de ce projet. La mort d'un parent éloigné, qui habitait depuis plusieurs années les Indes occidentales, l'obligea d'y

passer lui-même. Un héritage assez considérable lui était dévolu ; on le lui contestait, et pour faire valoir ses droits, il était indispensablement nécessaire qu'il se rendît sur les lieux.

Il aurait bien voulu persuader à mistriss Mordaunt de retourner dans le Northumberland, et d'y rester pendant son absence ; mais la persuader était impossible, et M. Mordaunt avait trop de sensibilité pour la forcer à prendre un parti qui lui déplairait extrêmement ; la veille d'une séparation dont la durée pouvait être fort longue, il fut convenu qu'elle attendrait chez elle le retour de son mari ; M. Mordaunt s'y décida, sur-tout dans l'espérance que le voisinage de son beau-frère inspirerait à sa femme une utile contrainte, et que ses filles trouveraient en lui un conseil et un protecteur, s'il arrivait qu'elles eussent besoin de ses avis ou de son appui.

Ses dispositions furent bientôt faites : il recommanda sa famille à lord Villars , et s'embarqua pour la Jamaïque.

Des circonstances imprévues , des retards inévitables , prolongèrent son absence jusqu'au commencement de la cinquième année ; et il revint en Angleterre un peu plus pauvre que lorsqu'il en était parti.

A son arrivée , M. Mordaunt se rendit sur-le-champ à Hadley ; mais aucune consolation ne l'y attendait. Sa fille aînée était mariée à un dissipateur , sans mœurs et sans talens , qui séduit mistriss Mordaunt par une tournure à la mode , et par ses liaisons avec des gens de qualité.

Son fils , alors âgé de dix ans , était resté chez sa mère , malgré l'ordre exprès qu'il avait souvent donné de l'en éloigner. Il le trouva ignorant tout ce qu'il aurait dû savoir , et instruit de

presque tout ce qu'on n'aurait pas dû lui apprendre.

Mistriss Mordaunt avait aussi contracté des dettes, et il restait bien peu de chose de sa petite fortune, dont elle avait fait un si mauvais usage.

M. Mordaunt eut bien de la peine à s'empêcher de reprocher à lord Villars, le peu de soin qu'il paraissait avoir pris de sa sœur et de ses nièces; mais quand il réfléchit que son beau-frère était lui-même chargé d'une nombreuse famille, et de plusieurs demi-frères et sœurs, et que d'ailleurs l'égoïsme était le trait principal de son caractère, il aima mieux s'épargner des reproches désormais inutiles, et qui auraient probablement altéré la bonne intelligence qui avait régné jusqu'alors entre eux. Quant à lui, il se traita avec plus de sévérité; il sentait trop fortement les cruels effets du mauvais choix qu'il avait fait,

pour ne pas s'accuser et se repentir d'avoir eu la faiblesse de laisser tromper sa raison par de vaines apparences.

Le Northumberland offrait encore une ressource. Mistriss Mordaunt ne pouvait plus rester dans le Hampshire sans la permission de son mari; elle jugea qu'il serait inutile de combattre la résolution qu'il avait prise, et fit, quoiqu'avec une extrême répugnance, les apprêts du départ; mais les délais qu'elle faisait naître avec beaucoup d'adresse, ayant enfin épuisé la patience de M. Mordaunt, il la laissa libre de le suivre quand elle voudrait, et partit pour le Northumberland avec le second fils de lord Villars jeune homme âgé de quinze ans.



C H A P I T R E V.

A MESURE que M. Mordaunt appro-
chait de Groby, il devenait plus im-
patient de voir les changemens que
cinq années auraient produits dans
Hélène.

Il y avait des momens où il se per-
suadait qu'ayant été préservée des fu-
nestes leçons et du mauvais exemple
de sa mère, elle le dédommagerait
de tous les chagrins domestiques dont
son cœur était dévoré. Bientôt après,
le souvenir des défauts qu'on l'avait
accoutumé à regarder comme une
suite nécessaire des dispositions natu-
relles de sa fille, se présentait à son
esprit, et il n'osait croire qu'en la
traitant d'une autre manière, on fût
parvenu à la corriger. Cependant,
sans parler des ressources de son es-



prit, mistriss Thornton avait souvent fait l'éloge de sa docilité, et M. Mordaunt finissait par se dire à lui-même : Pourvu que je la trouve douce et bonne, je me contenterai d'une intelligence médiocre, et j'abandonnerai volontiers toute prétention aux talens et à l'esprit.

Ces réflexions l'absorbaient tellement, que l'enjouement et la vivacité de son compagnon de voyage ne le retiraient pas toujours de sa rêverie; et Henry, qui était aussi sensible qu'il avait l'humeur gaie, s'imposait souvent silence, de peur d'importuner son oncle.

M. Mordaunt ne se donna pas même le temps d'entrer chez lui. A son arrivée, il se rendit sur-le-champ au presbytère, et il faisait de si grands pas, et il marchait si vite, que Henry ne pouvait s'empêcher d'en rire.

En approchant de la maison, il en-

tendit le son d'un violon , et vit aussitôt après , rassemblées sur la pelouse , devant la porte de M. Thornton , dix à douze jeunes filles de différens âges , qui dansaient avec beaucoup de grace et de légèreté. M. Mordaunt s'arrêta ; il chercha s'il lui serait possible de reconnaître Hélène avant qu'on la lui indiquât. Quant à Henry , qui n'avait rien à examiner , il courut se mêler à la danse.

« Si c'était elle , disait M. Mordaunt , si c'était cette jeune fille si agréable , si vive , si gaie , mes vœux seraient plus qu'accomplis ».

Il ne fut point trompé dans ses sentimens ; c'était Hélène elle-même. La musique cessa , le désordre se mit dans la danse , et Hélène vola dans les bras de son père , avec des transports dont il fut enchanté.

« Ma chère enfant , ma bien-aimée , pourrai-je jamais me séparer de toi » ?

« Sans doute , sans doute , mon oncle , s'écria Henry , et sur-le-champ : Est-ce qu'il ne faut pas que je donne au moins douze baisers à ma cousine » ?

« Êtes-vous mon cousin , au moins ? dit Hélène en passant son bras autour du cou de son père , et en présentant sa main à Henry ; je ne savais pas que je dusse jamais être si heureuse » .

On se livra d'abord à tout ce que cette scène avait de touchant. Il n'en resta bientôt plus que de la joie. Henry , après avoir donné à sa cousine quelques baisers de plus qu'il n'avait dit , la reconduisit auprès de ses compagnes , et la danse recommença.

« Jamais vous ne m'aviez parlé , dit M. Mordaunt à M. Thornton , de la gaieté vive et spirituelle qui brille dans les yeux d'Hélène , de ses graces , de sa beauté , ni de l'aisance de ses manières » .

« Hélène n'est pas une beauté », répondit mistriss Thornton en souriant.

« Elle est belle aux yeux de son père, elle le sera aussi à ceux de son amant ».

« Vous ne me demandez pas quels moyens j'ai employés pour faire son éducation ? N'êtes-vous plus curieux de savoir si elle était incapable de rien apprendre ? »

« Je vous avoue qu'il m'importe peu d'être informé de ce qu'elle a appris : elle me plaît telle que je la vois ; et je ne desirer rien de plus ».

« Mais Hélène a acquis beaucoup de connaissances, dit M. Thornton ; elle est parfaite arithméticienne et excellente géographe ; elle possède tous les principes du dessin ; elle écrit et parle bien le français, et elle sait passablement le latin ».

« A quoi vous me permettrez d'ajouter, interrompit mistriss Thornton,

ton,

ton, qu'elle coud parfaitement, qu'elle est assez bonne musicienne, qu'elle joue aux échecs, et qu'elle danse, court, et joue à ravir à tous les jeux de son âge ».

« C'est impossible ! s'écria M. Mordaunt ; vous me flattez ».

« Rien n'est plus vrai ; et cependant Hélène n'est pas un prodige ; elle est ce que peut être à son âge, toute jeune fille qui est douée d'une intelligence facile, et susceptible de quelque application à l'étude ».

« Comment donc avez-vous pu vaincre son entêtement et soumettre son caractère violent et emporté » ?

« Jamais elle ne m'a paru entêtée ni colère. Je ne lui ai jamais proposé de rien faire qu'elle ne me vît également exiger de ma fille, qui est un peu plus jeune, chaque jour, à ses heures de travail et de récréation. Il n'y a pas d'esprit si borné qui ne com-

prenne que plus on emploie de temps à étudier, moins il en reste pour se divertir : c'est-là mon secret ; et l'enfant le moins intelligent raisonne, et raisonne juste en pareille occasion. Il suffit, d'ailleurs, que son expérience l'ait éclairé une fois, pour qu'il évite avec soin de se laisser reprendre en faute. Les conseils et les raisonnemens des instituteurs ne sont rien pour les enfans : c'est par des faits qu'on les persuade, pourvu que ces faits soient clairs et précis ».

« Quoi ! ce serait réellement une chose facile que de donner à un enfant la meilleure éducation possible ».

« Je ne dis pas que ma méthode soit la meilleure de toutes, ni qu'elle soit aussi aisée à mettre en pratique qu'on le croirait au premier coup - d'œil. Ce n'est pas tant contre les défauts de l'élève que le maître doit être en garde, que contre ses propres faiblesses,

qui nuiraient certainement au succès de ses efforts. Ne jamais céder sur des choses en apparence peu importantes; avoir souvent l'air calme et froid lorsque le cœur brûle, lorsqu'il est vivement ému; savoir résister aux caresses et aux séductions d'un enfant, quand son véritable intérêt l'exige; ce n'est pas une tâche peu difficile pour celui qui est doué d'une âme sensible, et nul autre cependant ne doit entreprendre de faire une éducation; encore n'est-ce pas tout. Il faut qu'un instituteur soit sans cesse en guerre avec lui-même, qu'il surmonte sa propre indolence, qu'il ne se montre jamais importuné de son emploi, qu'il se défende du moindre mouvement d'humeur, et même de trop de prévention en faveur de son pupille. Ainsi, vous le voyez, ce n'est pas une chose facile que d'élever un enfant: au contraire, c'est la plus

grande entreprise que puisse former un homme ou une femme, et elle exige de celui qui s'y consacre le développement de toutes ses facultés. Je me suis particulièrement attachée à éviter de me rendre trop nécessaire : ne pas nuire, et laisser agir librement tout ce qui peut être utile, sont les deux points essentiels. Je sais que les plus grands obstacles, dans cette affaire importante, naissent des funestes complaisances des maîtres, et de leurs secours indiscrets. M. Thornton et moi commandons ici en maîtres, et sommes fermes dans nos volontés, quoiqu'il en coûte souvent à notre cœur. Aussi Hélène et Mary ont-elles appris à les croire aussi immuables que les décrets de la providence, et à s'y soumettre comme à des choses physiques, auxquelles il n'est pas en leur pouvoir d'apporter des changemens. Une constante application rend l'étude facile ;

et pour peu que l'on apprenne chaque jour, on se trouve, au bout de cinq ans, avoir fait des progrès surprenans ».

« Mais n'accordez-vous donc rien aux dispositions de l'élève, aux facultés naturelles de son esprit » ?

« Oh ! je vous demande pardon. Je leur accorde beaucoup, au contraire ; et, sous ce rapport, Hélène a parfaitement répondu à mes soins et à mon attente. Sans avoir un esprit supérieur, elle a beaucoup de raison et de bon sens. Il faut cependant lui rendre la justice de dire qu'elle a plus d'aptitude et d'intelligence qu'on n'en a communément à son âge : mais, ce qui est plus précieux encore, la nature l'a douée d'une sensibilité exquise, et d'une belle ame ; j'ai aussi souvent, d'un coup-d'œil, obtenu d'elle ce qui aurait exigé de ma part les plus grands efforts si elle n'eût pas été ce qu'elle est ».

« Il me semble qu'en suivant ce système, non-seulement vous enseignez à votre élève ce que vous voulez qu'il sache, mais encore vous lui donnez une expérience anticipée de la vie, puisqu'il apprend chaque jour qu'il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher, ne point se livrer à d'inutiles regrets, et jouir du bonheur tel qu'il se présente, quand on ne peut être heureux comme on l'aurait souhaité ».

« C'est le but que je me suis proposé; et sans ce résultat éloigné des moyens que l'on emploie pour élever les enfans, on ne ferait jamais que les priver des plaisirs de leur âge, sans aucun avantage pour l'avenir. J'ignore quelle sera la destinée d'Hélène; mais je crois pouvoir affirmer d'avance que si sa raison se fortifie, et si les principes dans lesquels je l'ai élevée se gravent dans son esprit, elle ne sera jamais, dans aucune circonstance, victime de

l'égoïsme ni d'une imagination désordonnée ».

« Croyez-vous qu'il n'y ait aucun danger à lui inspirer un désintéressement si parfait ? N'est-il pas à craindre que cette indifférence ne nuise à son amabilité » ?

« C'est contre l'égoïsme que je veux la mettre en garde , et non contre la sensibilité. Elle s'intéressera vivement à tout ce qui regardera les autres , et modérément à elle-même ; et vous savez que lorsqu'on a de l'empire sur soi , la raison écarte tous les dangers ».

« Quel est le trait principal de son caractère ? qu'est-ce qu'elle est à l'excès » ?

« Hélène ne connaît aucun extrême ».

« Excepté celui de la gaîté , interrompit le ministre ».

« Si j'avais fait une exception , reprit mistriss Thornton , c'eût été en

faveur de sa générosité. Nous ne devons cependant pas oublier que nous parlons d'une petite fille qui n'a pas douze ans. Ce n'est véritablement rien encore. Les espérances qu'elle donne sont bien flatteuses ; mais hélas ! six années d'une coupable faiblesse ou d'une indulgence condamnable, peuvent les détruire sans retour. Il en faudrait bien moins pour que la femme de dix-huit ans ne ressemblât pas du tout à la petite fille de douze ».

« Elle n'a à craindre ni l'un ni l'autre de ces dangers, repartit vivement M. Mordaunt ; si vous voulez continuer à lui donner vos soins ».

« Si je le veux » !

« Vous m'aurez rendu un service inappréciable, et ma reconnaissance — ».

« Ne parlez point de reconnaissance, dit M. Thornton : soyez sûr qu'elle sera réciproque, et si vous

voulez nous confier votre Hélène pendant six ans encore , ce sera nous qui vous en devrons. Elle ne sait que les élémens de ce que nous avons voulu lui apprendre. Chaque jour , en développant ses idées , va former véritablement son esprit et son cœur ; et pensez - vous que ceux qui accompagnent le voyageur dans un chemin semé de fleurs , ne soient pas plus que dédommagés de la fatigue du voyage » ?

Ici leur conversation fut interrompue , parce que le bal finit. Hélène se glissa auprès de son père , et parvint à s'asseoir sur la moitié de sa chaise.

On se doute bien qu'à compter de cette soirée M. Mordaunt passa la plus grande partie de son temps au presbytère. Henry y était encore plus souvent que lui. Il étudiait avec Hélène , et quand ils avaient achevé leurs études , ils jouaient ensemble. Elle était

le meilleur écolier des deux ; elle se moquait souvent de la négligence qu'on avait mise à instruire son cousin , et de son peu d'application au travail , et elle cherchait à le piquer d'émulation. Lorsque l'heure de la récréation arrivait , ils couraient , ils dansaient , ou ils jouaient ensemble aux volans ; ou bien Henry aidait Hélène et Mary dans les travaux de leur jardin ; ou bien encore elles le forçaient à écouter l'analyse de quelques fleurs , et leurs discussions sur la botanique dont M. Thornton leur avait donné depuis peu les premières leçons.

Il n'y avait que les échecs dont Henry ne voulait pas entendre parler , parce qu'il fallait garder le plus profond silence , et ne pas bouger de place. Quant à la musique , il consentait , avec un peu moins de répugnance , que l'on en fit , pourvu qu'Hélène chantât

des vaudevilles , ou qu'elle jouât des contredanses.

Six semaines s'étaient déjà écoulées, et mistriss Mordaunt n'avait pas encore rempli la promesse qu'elle avait faite à son mari, de le suivre. M. Mordaunt jugea qu'il serait plus prudent de retourner dans le Hampshire, et de n'en pas sortir qu'il ne la ramenât avec lui. Le terme des vacances de Henry était déjà passé depuis plusieurs jours. Il fallut partir avec son oncle. Hélène déclara, avec autant de franchise que de vérité, qu'elle ne savait duquel des deux elle était plus fâchée de se séparer. Elle leur dit adieu avec de si vifs regrets, qu'elle ne se souvenait pas d'en avoir jamais éprouvé de semblables; et leur départ attrista pendant quelques jours ses leçons et ses amusemens; mais une peine plus réelle, et de plus grands chagrins lui étaient préparés.



CHAPITRE VI.

HÉLÈNE ne conservait qu'une idée imparfaite de la sévérité, de la dureté avec laquelle sa mère l'avait traitée dans son enfance: mistriss Thornton avait mis tous ses soins à en effacer, autant qu'il était possible, le souvenir. Ainsi, quoiqu'elle n'attendît pas, avec autant d'impatience, l'arrivée de mistriss Mordaunt, qu'elle avait désiré celle de son père, elle s'en occupait pourtant avec plaisir; et quant à ses sœurs, l'espérance de les voir la comblait d'aise et de joie.

La première soirée qu'elles passèrent ensemble, modéra ses transports, et dissipa les projets qu'elle avait faits de se bien amuser avec elles.

Son premier mouvement, à la vue
de



de sa mère , avait été de se jeter dans ses bras ; mais mistriss Mordaunt avait un air si froid et si mécontent , que la pauvre petite n'osait pas même s'en approcher. Elle attendait qu'on l'y invitât : on n'en fit rien ; et elle se tint à une certaine distance , sans proférer une parole , le cœur oppressé , les yeux fixés vers la terre , ne pouvant comprendre ce qu'elle avait fait de mal , ni douter qu'on n'eût quelque faute à lui reprocher.

« Maria , dit M. Mordaunt , Hélène attend que vous lui permettiez de vous embrasser ».

« Approchez , petite fille , dit Maria ; et elle lui donna froidement un baiser sur le front. J'espère que vous aurez fait des progrès ; vous nous menaciez cependant d'être le plus méchant petit garnement qui eût jamais existé , et j'ai usé bien des verges à votre service ».

Des larmes s'échappèrent des yeux d'Hélène. Elle ne répondit rien ; elle savait à peine à quoi elle pensait dans ce moment. Mais elle sentait qu'elle aurait voulu être bien loin.

Ses sœurs n'avaient point d'éloignement pour elle ; seulement elle ne leur inspirait aucun intérêt. Gâtées par l'exemple et par les préceptes de leur mère, elles étaient persuadées, qu'en quittant le midi de l'Angleterre, elles s'étaient séparées de tout ce qu'on pouvait désirer dans la vie, qu'il ne leur restait plus aucun espoir de s'établir, et qu'elles couraient enfin à un malheur certain : de sorte que pendant le voyage elles n'avaient cessé d'exprimer leurs regrets et de répandre des larmes. Elles regardaient le château de Groby comme une prison où toutes leurs jouissances se réduiraient désormais à rappeler le souvenir des plaisirs qu'elles avaient

goâtés autrefois, et d'une société à laquelle il fallait renoncer pour toujours. Indifférentes à tout ce dont Hélène pouvait les entretenir, elles avaient trop d'indolence pour partager ses amusemens, et elles étaient trop ignorantes pour s'intéresser aux études dont elle s'occupait.

Hélène vit s'évanouir insensiblement les espérances qu'elle avait conçues du voisinage de ses sœurs; et chaque jour lui prouva davantage combien elle s'était trompée dans ses conjectures.

Sa mère n'avait d'abord eu pour elle que de la froideur; elle ne tarda pas à se montrer injuste et sévère. Ne pouvant plus la blâmer ni la punir, elle ne négligeait aucune occasion de la contrarier, et de lui faire essuyer des mortifications. C'était presque de la haine qu'elle avoit pour sa fille. Elle ne pouvait pas se dissimuler com-

bien elle s'était trompée dans le jugement qu'elle en avait porté. Il n'était plus possible de douter qu'Hélène n'eût un excellent caractère, et beaucoup d'intelligence; et mistriss Mordaunt s'attendait que tout le monde en tirerait cette conclusion naturelle, que, si un sol si fertile n'avait pas d'abord donné des fruits, il ne fallait en accuser que l'impéritie de celle qui le cultivait alors, de sorte qu'elle regardait les qualités et les connaissances d'Hélène, comme autant de reproches qui lui étaient adressés, comme un sujet continuel d'humiliation pour sa vanité: et ne pouvant rabaisser son mérite, ni lui en ôter aux yeux de personne, elle se dédommageait en la détestant.

Ce fut moins par un dessein prémédité, que par l'habitude qu'elle avait prise de tourner Hélène en ridicule, que mistriss Mordaunt com-

muniqua à ses filles ses préventions contre elle. Elles les adoptèrent plus vivement encore, quand elles découvrirent que cette sœur, plus jeune qu'elles de plusieurs années, l'emportait sur ses aînées en toute sorte de connaissances utiles. Elles s'aperçurent que chaque jour elle acquérait plus de considération; et quoiqu'elles n'essayassent pas de diminuer, en l'imitant, la juste préférence que M. Mordaunt lui donnait dans son cœur, elles n'en étaient pas moins cruellement jalouses. Elles repoussaient avec aigreur tous les efforts qu'Hélène faisait pour se familiariser avec elles, et ne tardèrent pas à lui donner la triste certitude qu'elle ne devait pas chercher en elles, des amies.

Toutes les tentatives de M. Mordaunt, pour entretenir la bonne intelligence dans sa famille, furent inutiles.

Elle parut bientôt divisée en deux partis parfaitement distincts, et composés, l'un de mistriss Mordaunt et de ses deux filles aînées; l'autre, d'Hélène et de M. Mordaunt. Quant au jeune Mordaunt, il n'était plus auprès de sa mère; M. Mordaunt l'en avait décidément séparé pour le mettre entre les mains d'un de ses amis, dont il espérait que les soins assidus répareraient, autant qu'il était possible, les années que son fils avait si mal employées.

« C'est ainsi, disait-il à M. Thornton en poussant de profonds soupirs, c'est ainsi qu'il faut que je m'y prenne. Pour que mes enfans soient tels que la nature les a faits, pour qu'ils ne deviennent pas orgueilleux et personnels, je suis forcé de les éloigner d'une femme que j'ai crue, pendant quelque temps, douée de toutes les vertus qui honorent l'humanité ».

« Ah, mon cher ami! votre méprise n'est que trop commune. Le charme de la beauté a toujours séduit, et il séduira toujours : nous n'avons qu'un moyen d'empêcher que son empire soit funeste, c'est de donner aux femmes une éducation telle, que les talens et les vertus accompagnent en elles les graces et la beauté. Si l'on adoptait généralement cette idée, tout le monde s'en trouverait beaucoup mieux ».

Hélène n'ayant pas trouvé, comme elle l'espérait, de l'affection et du plaisir dans la maison paternelle, se mit à étudier avec plus d'ardeur que jamais; et la tendresse de M. et de mistriss Thornton et l'amitié de leur fille, la dédommagèrent amplement de la haine dont l'accablaient sa mère et ses sœurs.

L'été suivant ramena Henry dans le Northumberland. Hélène et lui

eurent un plaisir égal à se revoir , et ce plaisir augmenta à chaque instant qu'ils passèrent ensemble.

Henry n'avait été que le condisciple et le compagnon des plaisirs de sa cousine , la première fois qu'ils s'étaient rencontrés : il devint alors son ami. Hélène avait déjà des peines à soulager. Le silence invincible de M. et de mistriss Thornton , et l'ignorance dans laquelle ils affectaient de paraître par rapport à la conduite de sa mère et de ses sœurs envers elle , lui faisaient douter qu'ils s'en fussent apperçus. Cette réserve de leur part lui imposait également silence à elle-même , et feignant d'être contente , elle s'abstenait , par délicatesse , de mettre Mary dans sa confiance.

Il n'y avait que pour son ami qu'elle ne pouvait pas avoir de secrets. Les mauvais procédés de mistriss Mordaunt et de ses filles n'avaient pas

échappé à la pénétration de Henry : son amitié vive et tendre ne lui permit pas de cacher à Hélène l'indignation qui s'était emparée de lui. Hélène n'avait point d'humeur, elle n'était qu'affligée. Elle se plaignait de ne pas savoir se concilier les affections de ceux dont elle aurait le plus désiré d'être aimée, qu'elle ne demandait qu'à aimer, et ses généreux regrets ne servaient qu'à enflammer davantage la colère de Henry contre sa tante et ses cousines.

Ses préférences pour Hélène étaient, aux yeux de mistriss Mordaunt, un nouveau motif de la haïr, et à ceux de ses sœurs, un nouveau sujet de jalousie. Jusqu'alors mistriss Mordaunt avait présenté son neveu comme l'ornement et l'orgueil de la famille des Villars; elle ne regarda que comme une sorte d'abaissement en lui, les égards qu'il témoignait publiquement

à celle de ses filles dont la naissance était, disait-elle, le plus grand malheur qui lui fût arrivé.

Mais Henry mettait à la tourmenter, sous ce rapport, de l'espièglerie, et même de la malice. Loin de cacher, pour plaire à sa tante, l'attachement qu'il avait pour Hélène, il saisissait toutes les occasions de le faire connaître, et de placer au-dessus de tout, le mérite et les connaissances de sa cousine. Il n'avait pas besoin de cela pour confirmer un sentiment qui avait déjà jeté de profondes racines dans son cœur.

CHAPITRE VII.

PENDANT que Henry était encore à l'université, il venait assidument passer les vacances à Groby; et quand le temps de ses études fut fini, et qu'il

ent acquis un peu plus de liberté, il y passa, sous différens prétextes, bien des jours qui n'étaient pas des jours de congé. Chaque fois qu'il voyait Hélène, son attachement pour elle augmentait, parce que chaque fois il la trouvait plus intéressante et plus aimable.

On sait qu'une éducation n'est vraiment bonne, que lorsque la marche du temps est indiquée par les progrès de l'élève. Hélène prouvait la vérité de cette observation; tous les six mois, il était facile de reconnaître qu'elle avait agrandi la sphère de ses connaissances, que sa raison se fortifiait, et qu'elle avait pris plus d'empire sur ses passions. Ses bonnes habitudes se changeaient successivement en vertus, et ses affections passagères, en une bienveillance qui la faisait aimer de tout le monde.

Ceux qui donnent le nom d'éduca-

tion à un cours d'enseignement suspendu par des momens d'oisiveté, ou interrompu par des amusemens dangereux et frivoles, et qui pensent que leurs faibles efforts doivent tendre uniquement à remplir la tête, et non à former le cœur ou à cultiver la raison, n'imaginent pas (et jamais on ne le leur persuadera) combien onze années d'une attention soutenue avec adresse, et constamment dirigée vers des objets utiles, peuvent donner d'instruction et de force d'esprit.

A dix-sept ans, Hélène possédait un jugement prompt et éclairé; elle avait beaucoup de raison, une candeur parfaite, et elle exerçait sur ses passions plus d'empire qu'on n'en a souvent dans un âge très-avancé. Son esprit était orné de connaissances utiles et agréables. Elle était leste et agile; elle avait les plus jolies mains et les plus jolis pieds du monde, l'air
spirituel

spirituel et franc, et un teint brillant de santé et des plus belles couleurs. Sa beauté n'aurait séduit personne ; mais il était impossible que celui qui l'aimerait ne la trouvât pas charmante.

Henry passait alors volontiers des heures entières à jouer aux échecs avec elle, ou appuyé sur le dos de sa chaise. Le moindre des accords qu'elle faisait sur le clavecin le rendait immobile. Il ne désignait plus les airs qu'il voulait entendre ; Hélène s'était facilement apperçue du changement qui s'était opéré dans le goût de Henry ; mais elle ignorait qu'il en fût également survenu dans la nature de son attachement. Celui qu'elle avait pour lui était vif et animé comme auparavant ; et , accoutumée qu'elle était à ne l'aimer que comme son cousin, elle croyait l'aimer encore de même.

Quant à Henry, qui avait alors vingt

ans, il savait quel sentiment s'était emparé de son cœur, et il avait répondu ingénument aux questions que son oncle lui avait adressées à ce sujet, que son espoir et son projet étaient de gagner le cœur d'Hélène; et que, lorsqu'il y aurait réussi, rien ne pourrait l'empêcher de se marier avec elle.

« Mais votre père » ?

« Mon père n'a sur moi d'autres droits que ceux de la nature. Je ne suis pas l'aîné, grace à Dieu. Ni l'orgueil, ni l'avarice de ma famille, ne peuvent porter atteinte à ma liberté. Je suis destiné à travailler pour vivre, et cette nécessité m'assure mon indépendance. Oh, mon oncle ! permettez-moi d'essayer de me faire aimer d'Hélène. Assurez-moi que vous sanctionnerez le don qu'elle m'aura fait de sa main, et mon père ne s'opposera, ni il ne pourra s'opposer à notre union ».

« Il est du moins convenable que vous le consultiez, avant de commencer une entreprise dont le succès, j'ose du moins m'en flatter, dépendrait toujours de son approbation et de son consentement ».

« Ah ! dit Henry en lui-même, si j'étais sûr du cœur d'Hélène, le reste serait bien facile ! — Voudriez-vous, monsieur, vous charger de communiquer à mon père mes vœux et mes espérances ? Vous savez que je n'ai point caché quelles étaient mes intentions, et que j'ai toujours cru avoir le droit, étant né dans cette indépendance qui n'exige de moi que du travail, de me livrer à un sentiment qui s'empara de mon cœur aussi-tôt que je vis Hélène, et qui ne finira qu'à mon dernier soupir ».

« J'aime votre sincérité, et la chaleur avec laquelle vous parlez de votre amour ; mais je dois vous représenter

que vous avez des idées fausses sur votre liberté. Qu'êtes-vous maintenant, que seriez-vous encore pendant plusieurs années sans les secours de votre père ? C'est à lui de dire comment vous devrez exercer votre industrie, de quelle manière il la secondera, et ce qu'il exigera de vous en retour, avant que vous puissiez vous considérer comme un être indépendant, ou avoir la prétention de vous conduire comme si vous l'étiez ».

« Mais vous, monsieur, dit Henry en baissant la voix, ne me serez-vous pas favorable » ?

« C'est d'après votre père que je me conduirai; c'est d'après lui que je dois me conduire. Je ne peux donner à Hélène que fort peu de chose; et jamais je ne consentirai qu'elle vous épouse sans l'aveu de votre père ».

A chaque instant le malheureux Henry voyait se dissiper ses espérances.

ces. « Que voulez-vous donc que je fasse , monsieur ? dit-il d'une voix presque éteinte. Je n'agirai que d'après vos conseils. Dès ce moment je vous regarde comme un second père ».

« Je commencerai par exiger de vous que vous quittiez Groby sur-le-champ. Je veux épargner à Hélène des regrets inutiles, et éviter, si quelque obstacle doit s'opposer à votre union, qu'elle conçoive de vaines espérances. — Quant à présent, jeune homme, j'imagine que, malgré tout ce que vous avez pour plaire, son cœur est encore libre ».

« Voilà ce que vous exigez de moi, reprit Henry avec impatience ; mais que me conseillez-vous ? »

« Je vous conseille d'ouvrir votre cœur à votre père, de recueillir précieusement ses avis, et de les suivre ».

« Supposé qu'il me défende de songer davantage à Hélène, croyez-

vous que je pourrai lui obéir » ?

« Oui, je le crois, parce que c'est votre devoir ».

« Le feriez-vous, monsieur, si vous étiez à mon âge » ?

« Ne m'interrogez point. Si vous voulez que je m'intéresse à vous, faites sans murmurer tout ce que j'exige, et suivez aveuglément les conseils que je vous donne ».

« A quoi ne me soumettrais-je pas pour vous voir embrasser ma cause ? Oui, je partirai ce soir, à l'instant même. Si je voyais Hélène encore une fois, je sens que je n'aurais pas la force de lui taire un secret, dont la connaissance l'intéresserait bien vivement peut-être au succès de mon voyage ».

« Allez, tous mes vœux vous appuyeront auprès de votre père. Si à votre activité vous joignez la persévérance, vous acquerez un jour

l'indépendance dont vous parliez ,
 et il me sera permis de vous rece-
 voir en qualité de fils dans ma fa-
 mille ».

Henry serra affectueusement les
 mains de son oncle , et s'éloigna pour
 cacher les larmes qui coulaient de ses
 yeux.

Son voyage fut prompt , et aussi
 heureux qu'il pouvait le desirer. Lord
 Villars déclara à son fils que , de
 plusieurs années , il ne fallait pas qu'il
 songeât au mariage ; mais en même
 temps il lui accorda la permission de
 chercher à fixer le cœur d'Hélène ,
 et lui promit de la lui faire épouser ,
 aussi-tôt qu'il pourrait lui prouver
 que son industrie et son travail lui
 rapportaient annuellement une somme
 de cinq cents livres. Il le destinait à
 suivre la carrière du Barreau. Il s'en-
 gagea à lui donner trois cents livres
 par an , et à lui continuer cette pen-

sion jusqu'à ce qu'il eût porté son revenu à huit cents livres.

Henry se croyait déjà le mari d'Hélène : les vues de lord Villars étaient bien différentes des siennes. En laissant ainsi dans l'éloignement et dans l'incertitude la possibilité d'une alliance qu'il souhaitait qui ne se fît jamais, il comptait sur les vicissitudes de la vie et sur l'instabilité des affections humaines. Il savait combien il s'écoulerait d'années avant que Henry eût rempli sa part de l'engagement qu'ils venaient de prendre ensemble ; et, d'après son calcul, il ne doutait pas qu'après un laps de temps si considérable, la faculté ou la volonté d'exécuter ce projet n'existât plus. A la vérité, il aurait pu refuser sur-le-champ son consentement ; mais il avait plusieurs raisons pour ne rien précipiter. Quoique ferme dans ses résolutions et inflexible dans ses vo-

lontés, il prenait toujours, pour arriver à son but, les expédiens les plus doux. Une longue expérience lui avait prouvé la bonté de ce système : réussissait-il par la douceur, son succès était beaucoup plus complet que s'il avait usé de violence; et quand il était forcé de recourir à ce dernier moyen, il l'employait avec d'autant plus d'avantage, que d'abord il n'en avait pas fait usage. Dans cette circonstance, il avait sur-tout considéré le caractère de Henry, dont il savait que toute l'énergie se serait élevée contre un refus manifestement injuste ou déraisonnable. Il n'était ni dans son intérêt ni dans ses vues d'éloigner de lui un fils dont il voulait faire servir les talens supérieurs à l'élévation de sa famille; et il songeait aussi qu'en lui promettant de le marier avec la femme qu'il avait choisie, pour le récompenser de ses travaux, il s'assu-

rait le double avantage de vaincre sans effort les passions d'un jeune homme, et de lui inspirer la plus vive émulation. Mais tout en lui laissant entrevoir ainsi le prix de sa bonne conduite, il se réservait en secret la faculté d'en user comme il lui conviendrait, et selon que les circonstances l'exigeraient.

Henry ne savait rien de tout cela. Plein de confiance dans la bonne foi de son père et dans sa constance, il remercia lord Villars avec tous les transports de la reconnaissance, et retourna dans le Northumberland.

M. Mordaunt trouva la réponse de son beau-frère pleine de sagesse et de bonté, et accorda très-volontiers à Henry la permission de se faire aimer d'Hélène, s'il pouvait.

Henry avait dans le cœur le germe de toutes les vertus qu'un père pouvait souhaiter de trouver dans le mari de

sa fille. Cependant, s'il eût été alors indépendant, et que lord Villars eût consenti à son mariage, M. Mordaunt ne lui aurait pas confié, sans répugnance, à vingt ans, le bonheur de son Hélène. Il avait l'imagination trop ardente, et il aimait trop vivement le plaisir, pour que l'on pût raisonnablement supposer qu'après avoir touché de si bonne heure au comble de ses vœux, il écoutât encore les conseils de sa raison, ou même que l'objet qu'il aurait si facilement obtenu, conservât, malgré l'idée qu'il y attachait alors, le même prix à ses yeux. M. Mordaunt pensa avec raison qu'une application de sept ou huit années à l'étude des loix, et dont Hélène serait la récompense, offrait pour Henry un cours complet d'éducation, qui raffermirait en lui l'empire des vertus, et lui donnerait une force d'esprit et des sentimens propres à

assurer son bonheur et celui de sa femme.

Mistriss Mordaunt témoigna le mécontentement le plus marqué, lorsqu'on lui parla de ces arrangemens. Elle reçut avec moquerie l'idée de former, entre un jeune homme et une fille, un engagement qui ne devait se remplir qu'à une époque si éloignée. Elle s'étonna que son frère eût pu donner son approbation à un projet si insensé. Cependant, comme cette alliance ne promettait à Hélène ni fortune ni grandeurs, elle ne prit pas la peine de s'y opposer, et se contenta de prophétiser que tout cela finirait mal.

Hélène, à cause de sa vie simple et du parfait emploi de son temps, avait peut-être moins songé à l'amour et au mariage qu'aucune autre jeune fille. Henry ne lui en était cependant pas moins cher. Elle l'aimait; mais l'image

de son amant ne venait pas interrompre sans cesse ses travaux et son repos. Toutes les nuits elle dormait profondément et du sommeil le plus paisible, et tous les matins elle se levait gaiement, et prête à suivre le cours de ses études. Lorsque Henry était absent, les jours ne lui paraissaient ni plus longs ni plus ennuyeux; mais sa présence les rendait infiniment plus agréables. La conversation de Henry avait plus de charmes pour elle, que celle d'aucune de ses compagnes; mais elle n'éprouvait pas le moindre desir de s'entretenir en particulier avec lui. Si tout se passait comme à l'ordinaire, elle songeait rarement à Henry; mais s'amusaient-elle davantage, éprouvait-elle un plus grand chagrin, elle s'écriait aussitôt : « Ah ! si mon cousin était ici » ! C'était le premier souhait de son cœur. Elle entendait les éloges que l'on donnait à Henry, sans y prendre

d'autre part que d'avoir l'air de les approuver ; mais quand on le blâmait , elle témoignait la plus grande surprise , et s'occupait moins de le venger que de l'excuser. Les bonnes qualités de Henry lui paraissaient aussi incontestables que la clarté du soleil , et cependant il ne lui était jamais échappé de dire qu'elle l'aimât , ni de le nier. Il lui paraissait aussi naturel d'aimer Henry que de s'aimer elle-même ; mais s'il n'avait pas obtenu la permission de revenir dans le Northumberland après la dernière visite qu'il avait faite à son père , le repos d'Hélène n'en aurait point été troublé ; ce n'eût pas été une véritable peine pour elle , quoiqu'elle eût certainement beaucoup regretté la perte de l'ami de son enfance.

Henry , qui jusqu'alors s'était contenté de l'espèce d'attachement qu'Hélène avait pour lui , chercha à lui

inspirer un sentiment plus décidé et plus conforme à ses desirs.

Elle s'était apperçue d'un changement sensible dans la manière dont il se conduisait envers elle, et dans les discours qu'il lui tenait. Ce changement ne lui déplut pas; elle ne commença même à s'en alarmer, que lorsqu'elle éprouva quelque chose de semblable au trouble qu'éprouvait son cousin auprès d'elle, et quand il lui parlait. Hélène était accoutumée à réfléchir, et sa raison ne pouvait s'égarer long-temps : elle jugea qu'il était de son devoir de modérer l'expression trop vive et trop tendre des regards de Henry, de le ramener avec elle à ces temps d'une amitié douce et calme, où, malgré le plaisir qu'ils trouvaient à être ensemble, il leur importait peu d'être avec du monde ou sans témoins.

En conséquence du plan qu'elle

s'était tracé, elle mit tous ses soins à éviter les promenades solitaires avec lui, le tête-à-tête, et même les études communes et les amusemens particuliers. Tantôt elle prenait un air froid et réservé, lorsqu'elle le voyait près de lui faire un aveu dont il brûlait de se soulager; et tantôt elle feignait de ne pas comprendre ce qu'il lui disait dans les termes les plus clairs.

Henry était au désespoir; il ignorait que toute cette contrainte était, pour son amour, l'augure le plus favorable.

M. Mordaunt se plaisait quelquefois à les observer. Comme il n'avait pas de raison pour éloigner sa fille du piège, il souffrait qu'elle s'en amusât ainsi, jusqu'à ce qu'elle y fût entièrement prise.

Un jour l'ayant entendue refuser obstinément de céder aux pressantes instances de Henry, qui lui demandait de venir faire une promenade dans le

bois, et ayant vu sortir Henry avec humeur, tandis qu'elle restait à son ouvrage pensive et sans proférer une seule parole, il s'approcha d'elle, et lui dit :

« Qu'est-ce donc, Hélène ? on dirait que Henry et vous, n'êtes plus de si bonne intelligence ».

Elle rougit.

« Peut-être, au contraire, en regrette-t-il davantage entre vous » ? continua M. Mordaunt avec bonté. Hélène rougit beaucoup plus ; et se cachant le visage dans son fichu, elle répondit d'une voix faible & timide : « Il serait bien possible que j'eusse trop vu mon cousin » ?

« Est-ce que vous croyez que je vous l'aurais laissé voir autant, si j'avais cru qu'il y eût quelque danger à ce que vous le vissiez trop » ?

Hélène leva aussi-tôt les yeux vers son père, et les reporta pres-

qu'en même temps sur son ouvrage.

« Allons , ma chère Hélène , si j'étais votre amant , je voudrais peut-être jouir de votre confusion ; mais votre père doit , au contraire , chercher à la dissiper. Vous pouvez accompagner Henry dans le bois ; quelque chose qu'il vous dise quand vous serez ensemble , soyez sûre que son père et moi l'y avons autorisé ».

La joie inexprimable qu'Hélène ressentit dans ce moment , lui apprit combien cette autorisation était nécessaire à son bonheur.

Les femmes qui lisent cette histoire , décideront si Hélène suivit Henry dans le bois , ou si elle attendit , pour le réconcilier avec elle , qu'il fût revenu la trouver : il suffira de dire que , depuis cette soirée , il ne douta plus de l'intérêt qu'il lui avait inspiré.

Comme lui , elle comptait sur son zèle et sur son assiduité au travail ;

mais il n'était pas, comme elle, persuadé que leur bonheur dût être plus durable, ayant pour base la prudence et les privations, que si on les avait mariés, et qu'ils eussent commencé à en jouir sur-le-champ.

Au reste, peu importe l'opinion qu'ils avaient à cet égard, puisque la volonté de lord Villars était inébranlable, et qu'il voulait que le mariage ne se fît que lorsque son fils se serait assuré un revenu de cinq cents livres.

Henry prit un appartement à *Lincoln's inn* (1), et commença avec succès l'étude des loix. Pendant les vacances il allait à Groby; il entretenait Hélène et M. Mordaunt de ses progrès

(1) C'est un palais à Londres, où logent en général, les hommes de loi, et où les jeunes gens s'établissent pour étudier la jurisprudence.

et de l'ordre qui régnait dans sa manière de vivre. Hélène, se reposant sur l'amour qu'elle lui avait inspiré, heureuse de la perspective qui s'offrait devant elle, n'était troublée ni par la jalousie ni par aucun autre chagrin. Elle suivait, sans interruption, le cours ordinaire de ses études et de ses amusemens; et à mesure qu'elle avançait en âge, il se mêlait plus de sensibilité à ses plaisirs, et ses travaux prenaient un plus grand essor.

Elle venait d'atteindre sa dix-neuvième année, et elle habitait le château de Groby depuis un an: mais cela ne l'empêchait pas de cultiver beaucoup l'amitié de M. et de mistress Thornton, chez qui elle ne manquait jamais de passer une grande partie de la journée. Elle avait pour eux un attachement si vrai, qu'il lui était impossible de les aimer davantage. Elle les cherissait par goût et par sentiment;

et la reconnaissance resserrait encore les liens qui l'unissait à ses respectables amis.

CHAPITRE VIII.

A CETTE époque, lord Villars invita sa sœur à venir avec ses enfans, le voir dans sa maison de Hampshire. Il avait arrangé un mariage entre son fils aîné et lady Almeria Western, héritière d'une grande fortune, et dont il était le tuteur. Pour mettre son projet à exécution, il s'était donné beaucoup de peine et de soins. Le succès ne flattait pas moins son orgueil, qu'il ne lui plaisait sous beaucoup d'autres rapports. Lady Almeria était très-jeune, et comme son fils n'avait rien d'agréable ni dans sa personne, ni dans ses manières, il était fort pressé de conclure le mariage, avant qu'elle

fût en état de comparer et de faire des réflexions qui l'auraient peut-être rompu pour jamais. Comme elle avait, outre ses richesses, une grande beauté, il n'était pas douteux que, si elle entrait dans le monde, M. Villars n'eût sur-le-champ de nombreux rivaux; et lord Villars n'était pas assez prévenu en faveur de son fils, pour se dissimuler le danger d'un pareil concours. En conséquence, on avait fixé pour la cérémonie un jour très-prochain. Elle devait se faire à la campagne; et lord Villars se proposait de lui donner beaucoup d'éclat, afin de persuader à la jeune mariée qu'elle était une heureuse femme, et que tout le monde lui portait envie.

M. Mordaunt accepta l'invitation de son beau-frère, par complaisance pour sa femme et pour ses filles aînées, et parce qu'il désirait qu'Hélène fît plus intimement connaissance avec

une famille dans laquelle elle était destinée à entrer. Henry, à l'occasion de cette fête, fut aussi invité à quitter sa triste demeure. Tout était disposé pour ne laisser rien à désirer à ceux qui y assisteraient. La joie et le contentement devaient être universels. — Mais combien l'humaine sagesse ne se trompe-t-elle pas dans ses calculs ! sans cesse on en fait la cruelle expérience.

Trois jours avant la noce, le futur époux fut renversé par son cheval, et reçut un coup qui lui donna la mort en moins de vingt-quatre heures.

Il serait impossible de décrire les différentes espèces de douleur que cet événement excita, et jusqu'à quel point chacun y prit intérêt. Lady Villars pleura comme une tendre mère ; ses enfans s'affligeaient selon leur âge et le degré de leur sensibilité ; lady Almeria témoigna plus de sur-

prise que de douleur. M. Mordaunt vit avec peine l'élévation qui devait en résulter pour son Hélène ; et le chagrin sincère et profond que causait à Henry la mort de son frère, n'était pas sans quelque mélange d'un sentiment confus, produit par le changement qui s'était opéré dans sa situation, et par l'incertitude de l'effet qui s'ensuivrait par rapport à ses plus chers intérêts.

Tous cependant observaient une sorte de retenue. Lord Villars lui seul s'abandonnait au désespoir, et ne faisait aucun effort pour le dissimuler. Les regrets d'un père à la mort d'un de ses enfans, sont naturels et sacrés ; on les respecta. Chacun compatit à ses peines ; presque personne n'en soupçonna la véritable cause. En perdant son fils, il perdait l'héritière dont la fortune offrait à toute sa famille les plus grandes ressources, et lui promettait

mettait un surcroît de grandeur et de considération qu'il ne pouvait se procurer autrement, et dont il voyait avec une extrême douleur s'évanouir les brillantes espérances. Il y avait, à la vérité, un moyen de réparer encore cette perte; mais ce moyen était presque impossible à tenter.

Henry venait d'hériter des titres de son frère: pour qu'il en occupât tout-à-fait la place, il n'y avait qu'à le détourner des engagements qu'il avait pris. Lord Villars avait souvent désiré qu'il fût l'aîné de ses enfans. La supériorité de son esprit le rendait d'ailleurs propre à être le chef d'une famille; mais les décrets de la nature étaient immuables, et lord Villars avait cherché à se persuader que la fortune et les honneurs donneraient à son fils aîné l'importance et la considération qu'il n'était pas destiné à s'assurer par ses talens. Tout se réu-

nissait alors en faveur de Henry. Lord Villars pouvait voir ses vœux s'accomplir en un jour ; il prit la résolution d'y travailler, et ne s'occupa plus que des moyens de réussir.

Il fallait d'abord déterminer Henry à rompre avec Hélène ; mais c'était une mesure si violente et si révoltante, que l'on devait naturellement s'attendre à manquer tout l'effet qu'on en attendait. Elle était cependant nécessaire ; sans elle, on n'obtenait rien. Lord Villars connaissait la sensibilité de Henry, et quoiqu'il fût bien sûr de ne pouvoir triompher de sa raison, il ne désespérait pas de toucher son cœur.

La véritable cause de la douleur de lord Villars, était d'avoir échoué dans ses projets ambitieux. Il la cacha parfaitement ; il feignit d'être dans l'affliction la plus profonde et la moins susceptible de consolation, qu'un père

eût jamais éprouvée, à la mort d'un fils unique et adoré.

Henry n'eut bientôt plus d'autre sentiment que celui d'une tendre pitié pour son père, et il réunit tous ses efforts pour le consoler ; mais lord Villars était inconsolable. Il ne pouvait habiter plus long-temps des lieux où il avait éprouvé un si grand malheur. Il se décida à aller dans une petite maison de campagne, qu'il avait à l'extrémité du comté, et ne voulut y être accompagné que par lady Villars, lady Almeria, mistriss Mordaunt et Henry. Il avait en effet pris une si grande amitié pour lady Almeria, qu'il ne pouvait s'en séparer un seul instant. « Elle était la bien-aimée du fils qu'il venait de perdre, comment ne l'aurait-il pas aimée aussi au-delà de toute expression » ?

Quant au desir qu'il avait manifesté de retenir mistriss Mordaunt, il en

donna des motifs plus vrais. Il savait qu'il n'y avait point de projets avantageux pour sa famille (comme elle avait coutume de nommer celle des Villars) et nuisibles à Hélène , qu'elle n'adoptât avec avidité , et dont le succès ne l'intéressât vivement : en conséquence , il dit , avec l'accent de la franchise et de la vérité , que la société de sa sœur promettait à son cœur plus de consolation que celle de toute autre personne ; et il supplia instamment M. Mordaunt de la lui laisser pendant quelques semaines , s'engageant à la lui ramener lui-même dans le Northumberland , où il se proposait , avec sa permission , de passer un peu de temps , parce qu'il espérait que la retraite et le repos qu'il y trouverait , lui rendraient plutôt le calme et le bonheur , que le spectacle bruyant et tumultueux de la ville et de ses environs.

M. Mordaunt ne pouvait se refuser à aucune de ces propositions ; mais malgré les efforts qu'il faisait pour écarter les soupçons qui se présentaient sans cesse à son esprit, il apercevait dans la conduite de lord Villars quelque chose qui rendait très-douteuse la droiture de ses intentions.

Sans savoir positivement ce qui justifiait ses craintes, M. Mordaunt craignait beaucoup que la douleur de son beau-frère ne cachât des desseins hostiles contre le bonheur de Henry et d'Hélène. Il y avait trop d'ordre et d'arrangement dans tout ce que lord Villars projetait, pour qu'il fût réellement, comme il le disait, profondément affligé. Le fol attachement qu'il montrait pour lady Almeria, l'indifférence presque absolue avec laquelle il traitait Hélène, le silence qu'il gardait sur l'engagement que Henry avait contracté avec elle, le soin qu'il met-

tait à l'exclure d'une réunion où elle avait naturellement sa place ; tout appelait de violens soupçons.

Lady Villars, qui avait pris Hélène dans la plus grande affection, témoigna le desir de la conserver auprès d'elle ; mais elle n'en parla qu'une seule fois, et personne ne parut plus y songer. Henry n'avait pas imaginé que l'on pût laisser partir son Hélène. Lorsqu'il l'apprit, il s'en plaignit avec beaucoup d'amertume ; et mistriss Mordaunt lui dit, pour le calmer, que M. Mordaunt l'avait expressément exigé.

Toutes ces circonstances réunies inspiraient à M. Mordaunt des craintes très-sérieuses. Il aurait voulu avoir à ce sujet une explication avec son beau-frère ; il s'en abstint par délicatesse, et aussi par respect pour la douleur dont il le voyait accablé. Quelques semaines sont bientôt passées. M. Mor-

daunt aimait d'ailleurs à se persuader que lord Villars, ayant eu plus de temps pour y réfléchir, verrait peut-être combien il était injuste de séparer Henry d'Hélène, et qu'il renoncerait à un projet conçu précipitamment, et dans un moment où des regrets intéressés avaient pu l'égarer. En même temps il prit bien garde de ne pas laisser appercevoir l'inquiétude qui l'agitait, et il évita avec encore plus de soin d'autoriser, pour ainsi dire, un manque de foi, en paraissant s'y attendre. Il se contenta donc de dire à lord Villars qu'il serait enchanté que la retraite de Groby et les tendres soins de sa famille pussent lui procurer quelques consolations, et qu'il était certain qu'Hélène regarderait à-la-fois comme un plaisir et comme un devoir de faire tout ce qui serait en son pouvoir, pour réparer la perte qu'il avait faite.



« Nous parlerons plus amplement de cela, répondit précipitamment lord Villars, lorsque j'irai vous voir chez vous, et je ne tarderai pas beaucoup à m'y rendre ».

Partagé entre la crainte et l'espérance, M. Mordaunt retourna avec ses filles au château de Groby. Il ne parla de rien à Hélène, qui, heureusement pour son repos, ne partageait point les soupçons de son père. Depuis la mort de M. Villars, elle ne s'était occupée que des autres, et avait mis en usage toutes les ressources de son esprit et de sa raison pour soulager leur douleur. Le changement qui était survenu dans la position de Henry avait été produit par un accident si cruel, qu'il ne lui arrivait jamais d'y songer sans regret; mais elle ne s'imaginait pas non plus qu'un événement qui donnait à son cousin un rang distingué, et qui lui assurait une fortune



plus considérable que celle dont ses pénibles travaux l'auraient mis en possession, dût élever une barrière entre eux, puisque l'époque de leur union était irrévocablement fixée.

Cependant elle partit, attristée par le spectacle dont elle avait été témoin, par sa séparation d'avec Henry, et par une sorte d'inquiétude qu'elle ne cherchait pas à expliquer, et qu'elle éprouvait involontairement quand elle comparait avec l'indifférence de lord Villars les égards pleins de tendresse que la mère de Henry avait eus pour elle.

C H A P I T R E I X.

LORD Villars et sa famille arrivèrent à leur petite maison. Henry se montra si assidu à consoler son père, si jaloux d'y réussir, si profondément ému de

la durée de ses regrets, que lord Villars crut pouvoir, avec sécurité, commencer l'exécution de son projet.

Un jour donc qu'ils étaient seuls ensemble, lord Villars, accablé de douleur, comme à l'ordinaire, et Henry, comme à l'ordinaire aussi, employant toutes les ressources de son esprit pour le distraire, ils eurent ensemble l'entretien suivant :

« Mon père, dit Henry avec émotion, vous me déchirez le cœur en vous livrant ainsi à de stériles regrets. Pour l'amour de moi, par intérêt pour votre famille, tâchez de vous faire un peu violence, et de sécher vos pleurs ».

« Il est vrai, la douleur m'accable, et c'est à cause de l'intérêt que je prends à mes enfans, que je n'ai pas la force d'y résister ».

« Nous connaissons tous votre tendresse pour vos enfans; nous connaissons la perte que.... ».

« Non, Henry, ce n'est pas seulement sur votre frère que je pleure ; et je crois bien que je saurais supporter avec plus de courage un chagrin purement personnel : c'est sur la ruine de ma famille, qui se trouve comprise dans la perte que j'ai faite ».

Henry tressaillit. Il se présenta à son esprit des idées qu'auparavant il aurait repoussées avec horreur, comme trop injurieuses pour son père.

« Le fils aîné d'une maison noble et peu fortunée, continua lord Villars, a des rapports avec tant d'individus différens, que sa mort, lorsque le frère qui lui succède ne le remplace pas en tout, n'est plus un malheur particulier. Elle fait plus d'une blessure ; elle est fatale enfin à toutes les branches de cette famille, quelque éloignées qu'elles soient du tronc ».

Henry gardait le silence ; il ne se sentait aucun penchant à prendre la

place de son frère, à guérir ces blessures dont son père parlait. Lord Villars reprit en ces termes :

« Vous connaissez la fortune immense que lady Almeria apportait à votre frère en l'épousant ; mais vous êtes dans une grande erreur si vous croyez qu'il n'y avait que lui qui dût en profiter. Vous, vos frères, vos sœurs, et tous vos nombreux parens, en auriez ressenti les heureux effets pendant votre vie, et vos enfans les auraient éprouvés après vous ».

« La mort de mon frère, dit froidement Henry, est un événement malheureux sous bien des rapports ; et dans les circonstances qui l'ont accompagnée, et dans ses effets ».

« Oui, elle l'a été beaucoup dans ses circonstances : il dépend de vous qu'elle ne le soit pas dans ses effets ».

« Demoi, mylord » ? s'écria Henry,

avec

avec plus de surprise qu'il n'en éprouvait réellement.

« Mon cher fils , je n'ai aucune raison de douter de la pureté de vos principes ni de la sensibilité de votre cœur : ainsi je suis à-peu-près sûr de la manière dont vous vous conduirez. Mais il est douloureux pour moi que votre devoir et votre volonté se trouvent tant soit peu divisés.

« Divisés, mylord ! Non, grace à Dieu ; ils sont unis , et unis par des liens si forts , qu'aucune puissance sur la terre ne pourrait les rompre ».

« Quel plaisir vous me faites , mon cher fils ! vous me charmez ! Et qu'il est bien vrai qu'un bon fils est la joie de son père » ! . . .

Lord Villars n'était pas accoutumé à citer l'écriture sainte : Henry ne fut pas plus touché pour cela de sa citation.

« Il est nécessaire, mylord, que nous

nous expliquions ensemble : j'imagine que nous entendons tous les deux , qu'il est de mon devoir de tenir des engagemens que j'ai volontairement contractés, et qui ont été sanctionnés par votre consentement ».

« Il n'y a aucun doute à l'égard des engagemens qu'il était possible de contracter ; mais lorsque de nouvelles circonstances changent la nature des devoirs et l'état de celui qui a promis, les promesses qu'il a faites se détruisent d'elles-mêmes, parce qu'elles ne peuvent plus s'accomplir. Je suis assuré que votre bon sens naturel vous dit qu'il n'est plus en votre pouvoir de vous marier avec Hélène ».

« Ne pas me marier avec Hélène ! Qu'est-ce qui m'en empêchera ? »

« Vous-même, monsieur ; le sentiment de vos devoirs, la crainte d'encourir ma malédiction éternelle ».

Henry frémit de rage.

« C'est à votre raison, monsieur; c'est à votre justice que j'en appelle. Qu'est devenue cette indépendance sur laquelle vous établissiez le droit que vous vous arrogiez de fixer vous-même votre choix? Est-ce votre propre intérêt, ou celui des autres, que vous sacrifierez en persistant dans votre résolution? Si vous aviez occupé alors la place où vous vous trouvez élevé maintenant, auriez-vous osé me proposer un pareil choix? Croyez-vous que j'eusse été assez faible ou assez ennemi de moi-même pour l'approuver? Vous n'êtes plus ce que vous étiez lorsque je l'ai sanctionné. Vos droits, vos devoirs ne sont plus les mêmes; votre conduite doit changer aussi ».

« Eh bien! s'écria Henry; et à mesure qu'il parlait, l'espérance agitait son cœur et brillait dans ses yeux. Eh bien! laissez-moi rentrer dans cet état

qui peut seul me faire trouver mon bonheur dans l'accomplissement de mes devoirs. Souffrez que je redeviene le cadet de la famille. Je cède, de tout mon cœur et de toute mon ame, mon droit d'aînesse à Frédéric ».

« Vous n'en avez pas le pouvoir, monsieur : tout indigne que vous êtes des titres dont vous héritez, vous ne pouvez les transmettre à un autre ».

« Et que sont les titres sans l'honneur ! Vous exigez de moi que j'abandonne l'un, et que je conserve les autres ».

« Je suis jaloux de tous les deux, monsieur ; et je n'en prostituerai aucun au caprice romanesque d'un écolier ».

« Vous vous trompez sur mes sentimens, mylord ; en vérité vous vous trompez. Ils sont fondés sur la raison et sur la vertu ».

« Je serais moins surpris de la chaleur avec laquelle vous les défendez ;

reprit lord Villars avec un sourire ironique, si la beauté vous les avait inspirés. Votre passion, Henry, manque de ce qui peut seul la produire et la faire valoir dans le monde ».

« De la beauté ! Hélène est un ange ».

« Oui ; mais cet ange-là ne se fera aucun scrupule de vous accepter en mariage, quoiqu'elle ne vous apporte en dot que de la misère et la haine de votre père ».

« Oh ! non, non ; elle ne le voudrait pas. Elle renoncerait à moi pour jamais, plutôt que de.... ».

« Comment donc admirez-vous en elle des sentimens que vous ne partagez pas ? Ce n'est pas de vous seulement qu'il s'agit ici, monsieur : nous n'avons plus rien à en dire après les discours que vous n'avez pas rougi de tenir dans cet entretien. Si vous étiez seul intéressé dans cette affaire, je ne prendrais pas la peine de vous pré-

server du danger qui vous menace. Mais, quoique vous ne teniez aucun compte de votre devoir, je n'oublierai pas le mien, au point de souffrir que vous entraîniez dans votre ruine celle de toute une famille. Mes projets d'établissement pour chacun de vous reposaient sur le mariage de votre frère avec lady Almeria : vous avez succédé aux droits de votre frère, vous tiendrez ses engagements ; et, quoique vous en soyez indigne, je dois ajouter que vous l'avez remplacé aussi dans le cœur de lady Almeria. Elle n'est que trop prévenue en votre faveur, ingrat que vous êtes. Il dépend de vous d'appauvrir et de rendre malheureux pour jamais vos parens et votre famille, ou de leur donner des richesses et le bonheur : nous jugerons de vous par le choix que vous ferez ».

« Le bonheur que l'on ne doit qu'à la fortune, et le malheur qui n'a d'au-

tre cause que la pauvreté, sont à mes yeux trop peu réels pour mériter le moindre sacrifice.— Disposez de moi, mylord, selon votre volonté.— Mais jamais je ne serai le mari de lady Almeria ».

« Et souvenez-vous, monsieur, qu'en devenant celui d'Hélène, vous recevrez ma malédiction ».

Ils se séparèrent; et depuis ce jour-là, le prétendu désespoir de lord Villars disparut, hors en public.

C H A P I T R E X.

SI lord Villars paraissait soulagé du poids de sa douleur, Henry était profondément affecté.

Quoique les mauvais traitemens qu'il essayait augmentassent la force de sa résistance, que son cœur appartint tout entier à Hélène, et qu'il eût

pris la ferme résolution de ne jamais l'abandonner, il s'alarmait cependant du plaisir qu'il causerait à son père, et de l'idée qu'à ses yeux il serait la cause du malheur de toute sa famille. Il ne se dissimulait pas non plus la force des objections qu'on lui avait faites. Il savait que dans les circonstances où il se trouvait, son mariage avec Hélène aurait beaucoup d'inconvéniens : et pourtant ce qui l'occupait davantage, ce qui lui causait la plus vive peine, c'était la probabilité que ce mariage ne se ferait jamais. Il croyait trop bien connaître Hélène, pour se flatter qu'elle voulût l'épouser contre le vœu de son père : peut-être même avait-il d'elle une trop haute opinion pour souhaiter qu'elle se conduisît autrement. « Jamais elle ne sera à moi, s'écriait-il souvent ; et il en était inconsolable. Quelquefois il charmait sa douleur, en cherchant quelque

moyen de concilier son bonheur avec les projets de son père; mais, de quelque côté qu'il tournât ses vues, son titre abhorré, semblable au fatal présent de Déjanire, se présentait devant lui, et le mettait au désespoir.

Son père revenait souvent à la charge. Tantôt il en appelait à la générosité et à la raison de son fils, et Henry avait bien de la peine à lui résister : tantôt il prenait le ton de l'autorité, et le menaçait de toute son animadversion; mais alors Henry était invulnérable : les menaces l'affermis-
saient dans sa résolution.

Il savait cependant que, s'il ne cé-
dait pas, son père ne céderait pas non plus, et qu'il fallait qu'il choisît entre son bonheur et son devoir; certain qu'il ne serait jamais véritablement heureux, si, pour l'être, il se rendait coupable de désobéissance. Lady Almeria ne lui inspirait pas beaucoup

d'intérêt ; il s'affligeait seulement de la voir lui prodiguer des marques de préférence auxquelles il ne répondait pas.

C'était en partie l'ouvrage de mistriss Mordaunt : lord Villars l'avait, dès le commencement, chargée de cette commission.

Même avant la mort de M. Villars, lady Almeria avait remarqué la différence que la nature avait mise entre les deux frères : il lui était arrivé de penser quelquefois vaguement, qu'elle aurait eu un sort plus doux, si Henry eût été l'aîné de la famille ; mais elle était trop jeune et trop étourdie, pour que cela fit sur elle une impression profonde. Mistriss Mordaunt suppléa à la légèreté de son caractère : elle lui donna à entendre qu'elle ferait un acte de générosité, en fixant son choix sur Henry ; elle lui fit espérer qu'il la payerait de retour, et sur-tout elle

employa tout son savoir et tout son artifice à lui cacher les engagements solennels qu'il avait pris avec Héléne : précaution véritablement inutile, et qui n'était fondée que sur une connaissance imparfaite du caractère de lady Almeria.

A peine sortie de la première enfance elle était peu connue, et on lui croyait infiniment plus de sensibilité et de délicatesse, qu'elle n'en avait réellement. Incapable d'aimer, mais saisissant avec vivacité tout ce qui pouvait lui plaire, elle se livrait sans réserve à des préventions qui, pour être passagères, n'en avaient pas moins de force ; et tandis que ces préventions duraient, elle leur aurait sacrifié sans scrupule le repos, l'honneur même d'une autre. Excitée par les discours de mistriss Mordaunt et par sa propre inclination, elle s'était prévenue en faveur de Henry ; et pourvu qu'elle lui

inspirât le même intérêt, elle s'embar-
rassait peu des engagemens qu'il pou-
vait avoir contractés ailleurs. Henry
était naturellement poli et attentif,
sur-tout auprès d'une femme, et en-
core plus, lorsque cette femme était
jeune et jolie, de sorte qu'il comblait
lady Almeria de prévenances et de
soins. Elle aurait préféré qu'il se fût
montré éperdument amoureux d'elle,
ou qu'il eût au moins repris de la gaîté;
mais elle espérait que cela viendrait
de soi-même quand il aurait abjuré la
ridicule fantaisie de s'affliger (c'est
ainsi qu'elle désignait sa douleur) de
la mort d'un frère qui lui laissait des
titres honorables et une fortune de
sept mille livres de rente.

Dans l'intervalle, Henry, qui n'osait
ni confier à Hélène ses tourmens, ni
les lui cacher tout-à-fait, lui écrivait
des lettres qui jetaient le trouble dans
l'ame de cette tendre amie. Elle ne
savait

avait ce qu'elle devait craindre. Chaque lettre qu'elle recevait lui persuadait de plus en plus qu'elle était menacée de quelque malheur. Était-ce seule ou avec Henry qu'elle était destinée à souffrir ? elle l'ignorait. Il y avait dans ce qu'il lui écrivait, de la contrainte et de l'embarras : était-ce indifférence de sa part ? était-ce par prudence qu'il s'exprimait ainsi ? Maîtresse de choisir dans cette cruelle alternative, elle n'aurait pas hésité long-temps. Elle se sentait aussi capable de résignation que Henry ; mais elle ne pouvait supporter l'idée de son inconstance.

Dans cette incertitude il lui était aussi difficile d'exprimer clairement ses vœux et ses craintes, qu'à Henry lui-même. Elle lui demandait sans cesse de s'expliquer ; et Henry, qui croyait voir quelquefois un peu moins d'inflexibilité dans la volonté de son

père, et qui le retrouvait bientôt après aussi sévère qu'auparavant, passant alternativement de la joie au désespoir, rendait de l'espérance à Hélène, ou lui inspirait de nouvelles craintes, sans jamais lui dire les motifs de ces contradictions.

M. Mordaunt voyait l'inquiétude de sa fille, et n'en devinait que trop la cause : mais il évitait avec soin de l'interroger. Il pensait avec raison qu'elle lui aurait ouvert franchement son cœur, si elle avait eu quelque chose de positif à lui apprendre ; et de son côté, elle fuyait toutes les occasions de s'entretenir avec lui sur un mystère qui pouvait renfermer la condamnation de son amant.

M. Mordaunt avait écrit plusieurs fois à lord Villars et à mistriss Mordaunt, pour leur rappeler la promesse qu'ils lui avaient faite de venir le rejoindre dans le Northumberland, et

il n'en recevait aucune réponse satisfaisante. Lord Villars, qui commençait à se convaincre qu'il n'avait rien à attendre de l'ambition, de la raison ou de l'obéissance de Henry, résolut d'attaquer Hélène, et d'obtenir qu'elle renonçât à son fils : de sorte qu'il eût été indifférent ensuite, quant à leurs engagements, que son fils persistât dans ses intentions, ou qu'il n'y persistât pas. En conséquence il se décida à partir pour le Northumberland, et il essaya même de cacher son projet; mais Henry avait trop d'intérêt à se tenir sur ses gardes pour que l'on parvînt facilement à lui inspirer une fausse sécurité.

Il avait remarqué que, pendant le séjour de son père dans le Hampshire, les discussions se passaient uniquement entr'eux, et qu'il avait du moins la chance de triompher par son obstination des instances qu'on lui faisait. Tant

qu'il avait eu cet espoir, il avait laissé ignorer à Hélène ce qui se passait, répugnant également à lui révéler la cruelle injustice de son père, et à se faire gloire de sa constance : mais il ne doutait pas que le voyage de lord Villars en Northumberland, n'eût pour objet de soumettre la question à un tribunal, où il savait que l'amour ne l'emporterait pas sur la raison et le devoir.

Il n'y avait donc pas un moment à perdre, de peur qu'Hélène ne devînt victime de quelque surprise, d'un appel à sa générosité, ou qu'on ne lui fît croire qu'il hésitait sur le parti qu'il devait prendre. Aussi à peine fut-il certain que lord Villars se disposait à partir dans peu de jours, qu'il expédia la lettre suivante par un exprès qu'il adressa à Hélène.

« Le moment est venu où une plus
» longue discrétion serait inutile et

» dangereuse. Imaginez, ma chère
» Hélène, le plus grand sacrifice que
» puissent exiger l'avarice et l'ambi-
» tion, et vous saurez celui qu'on veut
» me commander. Tant qu'il me res-
» tait quelque espoir de faire valoir
» mes droits, je me suis abstenu de vous
» instruire d'un acte de déloyauté, que
» je rougis d'avoir à reprocher à un
» être que je suis forcé d'aimer et de
» respecter. Je sais que, m'ayant trou-
» vé invincible, c'est vous maintenant
» que l'on se propose d'attaquer. On
» compte se servir avec succès de vos
» vertus contre vous-même. Souvenez-
» vous, créature adorable, que je par-
» tage les droits dont on exigera de
» vous le sacrifice; que ces droits sont
» légitimes; qu'on me les a donnés; et
» que je les regarde comme une pro-
» priété inaliénable. Souvenez-vous
» que je n'y renoncerai qu'à la mort.
» Gardez-vous d'une fausse vertu,

» d'une générosité mal entendue. Dans
» ce moment le désintéressement serait
» une injustice. Vous êtes à moi ; vous
» êtes l'amie de mon choix ; vous m'a-
» vez été promise ; mon père m'avait
» donné sa parole que vous seriez ma
» femme : les circonstances ont pu
» changer ; mais je suis toujours le
» même. Ne changez pas non plus ,
» ô mon Hélène ! et nous conjurerons
» l'orage qui gronde sur nos têtes ,
» et menace notre bonheur. — Notre
» bonheur ! Non, rien ne pourra nous
» le ravir, tant que nous n'écouterons
» que la voix de la vertu. Les sermens
» les plus solennels nous engagent l'un
» à l'autre ; ne perdons jamais de vue
» qu'il ne nous est pas permis de les
» violer, de peur qu'on ne nous égare
» par de spécieux sophismes. Il n'y a
» point de générosité à commettre une
» injustice : soyez juste envers moi ,
» mon Hélène, et je n'aurai rien à

» craindre de votre générosité envers
 » les autres.

» Il faut que je reste ici aussi long-
 » temps que mon père y restera lui-
 » même. Aussi-tôt qu'il sera parti pour
 » Groby, je m'y rendrai de mon côté;
 » et croyez que l'on va bien vite lors-
 » qu'on est conduit par l'amour ».

C H A P I T R E X I.

EN recevant cette lettre, Hélène éprouva des sentimens divers. Si elle y trouva la certitude de son malheur, elle acquit aussi la preuve que Henry l'aimait toujours, et qu'il sacrifiait tout à son amour. Elle reconnaissait qu'on n'avait pas le droit de la séparer de lui; mais l'autorité qu'elle bravait, en lui restant unie, la faisait frémir. Son cœur lui disait qu'il n'y avait pas de bonheur sans Henry; et sa raison lui

montrait tous les malheurs attachés à un mariage, fait malgré la défense du père de son amant.

N'ayant plus aucune raison de se cacher de son père, elle lui montra la lettre de Henry, qui ne lui apprit rien que sa pénétration ne lui eût déjà révélé.

« Serait-il possible, s'écria-t-il, que lord Villars fût si injuste et si crue? »

« S'il en appelle à moi, dit Hélène, probablement il se propose de se soumettre à ma décision ».

« Et que déciderez-vous, ma fille? »

« Hélas! je n'en sais rien. La question que l'on me propose n'est pas facile à résoudre; je crois cependant que, quoi qu'il dût m'en coûter, j'aurais peut-être assez de force pour ne pas m'écarter de la ligne du devoir ».

M. Mordaunt serra sa fille contre son cœur.

« Henry soutient ses droits avec

force. Ils sont certains ; l'ambition et l'avarice ne peuvent pas les annuler. — Mais être l'auteur de la ruine d'une famille , désobéir à son père ! — ah ! ma raison ne va pas jusques-là. Je ne dois consulter que mon cœur ; et j'espère que Henry n'aura pas sur lui plus d'empire que la vertu ».

« Excellente créature ! dit avec transport M. Mordaunt ».

Hélène se sentit encouragée par cet éloge. « Il peut être généreux, continua-t-elle, et louable de la part de Henry, de ne me point abandonner ; mais en renonçant à lui, je ferai sûrement aussi un acte de vertu ».

C'est ainsi qu'elle s'efforçait de réunir les raisons qui secondaient ses vœux, et celles qui leur étaient opposées ; mais elle fatiguait son esprit sans soulager son cœur.

« Je verrai lord Villars, j'écouterai Henry, quelque danger qu'il puisse en

résulter pour moi ; si je dois le perdre ; du moins on ne me l'aura point ravi ; ce sera moi qui aurai volontairement renoncé à lui. O mon père ! si ce sacrifice est nécessaire , accordez - moi la permission de m'y décider moi-même ».

« Vous seule , ma fille , avez le droit de prononcer. Les raisons alléguées par lord Villars ne sont que de vains prétextes , à l'abri desquels il espère de violer sa foi ; quant à moi , je vous ai autorisée à contracter un engagement avec Henry. Il n'est plus en mon pouvoir de révoquer cette autorisation. Vous disposez librement de vous-même. Je veux bien vous aider de mes conseils ; mais je n'ai plus le droit de combattre votre volonté ».

« Ma volonté ? dit Hélène en soupirant : hélas ! combien peu on devrait la consulter » !

Elle passa trois jours dans un état

qu'il serait difficile de décrire. Les idées s'offraient confusément à son esprit; et si quelquefois elle parvenait à y mettre un peu d'ordre, bientôt après elle tombait, malgré tous ses efforts, en contradiction avec elle-même, et son incertitude devenait plus grande qu'auparavant. Tantôt elle regardait la fidélité à ses engagements comme le devoir le plus sacré, et elle déduisait de cette opinion les conséquences les plus favorables pour son bonheur: tantôt elle était pénétrée de la nécessité de l'obéissance des enfans envers leurs parens; et revenant sans cesse sur l'une ou l'autre de ces idées, elle finissait toujours par ne savoir à laquelle elle devait s'arrêter.

Elle ne trouvait aucun moyen de sortir de ce labyrinthe inextricable, et cependant elle ne perdait point l'espérance, parce qu'elle sentait au-dedans d'elle-même le desir de bien

faire qui la rassurait, comme les feux qu'on allume pendant la tempête sur le rivage, pour indiquer le port au pilote qui approche des côtes.

Il était impossible, à moins qu'on n'eût aucune sensibilité, de vivre avec Hélène sans l'aimer. La douceur de son caractère et son extrême complaisance, détruisaient naturellement les préventions que l'on avait contr'elle. Ses sœurs l'avaient éprouvé. Quoiqu'on les en eût séparées dès leur enfance, qu'elles eussent une façon de penser tout-à-fait différente de la sienne, et qu'elles n'éprouvassent pas pour elle ce tendre intérêt, ce besoin de communiquer ses peines et ses plaisirs, qui constitue la véritable amitié, elles l'aimaient alors autant que s'aiment de parfaits amis : et comme la pitié se mêlait à leur sentiment, elles prenaient part à son sort et le lui disaient avec une bonté et un desir de la consoler,

consoler, dont elles ne s'étaient jamais crues capables, et qu'Hélène ne se serait pas attendue à trouver en elles.

Charlotte était encore plus touchée que sa sœur du malheur d'Hélène, et du calme avec lequel elle le supportait. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'héroïque dans une pareille résignation, et elle employait toutes les ressources de son esprit pour lui donner, s'il était possible, encore plus de courage : mais si elle la soulageait par ses consolations, ses conseils ne lui étaient d'aucun secours. Charlotte ne pouvait voir ce dont il s'agissait, que sous un seul point de vue : elle ne parlait que de l'injustice de lord Villars, du mérite de la constance, et de la foi due aux engagements; et lorsqu'Hélène lui demandait si elle voudrait se marier avec quelqu'un qui, en l'épousant, romprait tous les liens qui l'unissaient à sa fa-

mille, et recevrait la malédiction éternelle de son père, Charlotte se contentait de lui répondre que lord Villars n'avait pas le droit de condamner son mariage, et qu'elle devait préférer le repos de Henry à celui de toute sa famille.

« Mais le repos de Henry, répliquait Hélène, dépend aussi de sa soumission à la volonté de son père ».

« Non, la conduite de lord Villars le dispense de cette obéissance : vous devez le braver, et chercher l'un et l'autre le bonheur dans votre amour ».

Hélène aurait bien voulu pouvoir partager cette opinion; mais indifférente comme elle l'était sur tout ce qui l'intéressait personnellement, dégagée de toute espèce de préjugés à cet égard, et ne s'occupant jamais que des autres, elle voyait les choses telles qu'elles étaient, et non telles qu'on les lui présentait.

Le soir du troisième jour, Charlotte et Hélène étaient allées se promener dans le bois, pour s'entretenir ensemble sur le sujet qui ne cessait de les occuper. En retournant au château, elles rencontrèrent tout-à-coup Henry.

« Nous voilà encore une fois ensemble, s'écria-t-il en la serrant dans ses bras : aucune puissance sur la terre ne pourra nous séparer ».

Depuis la dernière lettre qu'elle avait reçue, Hélène, plus occupée du choix qu'elle ferait qu'elle n'avait songé au malheur qui la menaçait, était extrêmement abattue : mais l'apparition soudaine de Henry, la vivacité avec laquelle il s'était élancé vers elle, et les premiers mots qui lui étaient échappés en la voyant, lui firent éprouver à l'instant tous les transports dont il était agité lui-même. Elle réunit le peu de forces que son trouble lui laissait, pour se dégager d'entre ses bras,

et elle lui dit d'une voix presque éteinte :
« Il est vrai, nous sommes ensemble ;
mais, hélas ! quels liens nous unissent ! »

« Ah ! le ciel et la terre approuvent
cette union : elle me donne le droit de
jurer que jamais je ne renoncerai à
vous ».

« Modérez ces transports » ! s'écria-
t-elle ; en même temps elle s'appuya
sur Charlotte. Elle était toute trem-
blante ; elle pouvait à peine respirer ;
ses genoux fléchissaient : Henry fut
très-alarmé de l'état où elle était :
jamais il n'avait été témoin d'un pareil
saisissement ; et sur-tout il n'avait ja-
mais vu la figure d'Hélène altérée par
la violence d'aucune passion.

« Pourquoi ne pas rester dans mes
bras ? lui dit-il avec douceur ; pour-
quoi ne pas pleurer dans mon sein ?
ne suis-je pas votre mari ? O Hélène !
serait-il possible que vous n'eussiez
pas prononcé en ma faveur ? »

« Non, non, non » ! reprit-elle avec vivacité. Charlotte, qui n'avait plus la force de la soutenir, la laissa aller dans les bras de Henry, qui la souleva, l'assit sur la pelouse, et s'y assit lui-même auprès d'elle. Les pleurs vinrent soulager son cœur, qui était près de se briser. Elle avait appuyé son front sur l'épaule de Henry, et après avoir laissé un libre cours à ses larmes, elle se leva en disant : « Je me trouve beaucoup mieux, retournons au château ; mais, mon cher Henry, si vous voulez que je me conduise comme je le dois, il ne faut pas me mettre ainsi au désespoir ».

« Ma chère Hélène, pardonnez-moi ; je serai plus calme, plus raisonnable ».

Hélène s'avança avec beaucoup de peine vers le château ; elle reprit peu à peu ses sens, et à mesure qu'elle retrouvait sa raison, elle s'occupait

de l'émotion que lui avait causée la soudaine apparition de Henry. Elle apprenait à redouter l'excès de sa sensibilité, et à lui opposer désormais plus de résistance. Quand ils furent près d'arriver, ils rencontrèrent M. Mordaunt qui venait au-devant d'eux.

« Savez-vous qui est ici ? leur demanda-t-il ».

« Mon père ! répondit Henry : il a fait bien grande diligence ».

Le moment de l'épreuve est donc venu, dit Hélène en elle-même. Lord Villars parut ; elle pâlit, le sang fuit de ses lèvres. Henry s'en aperçut, et lui demanda de reprendre courage et de ne pas l'abandonner.

« Oh ciel ! protège-moi », s'écria Hélène.

« Oui, le ciel vous protégera ; il vous inspirera, il vous indiquera ce que vous avez à faire : il punit le manque de foi.... ».

« Et la désobéissance », ajouta lord Villars d'un ton sévère.

« Arrêtez , dit Héléne à Henry. Mylord.... ».

« Excusez, madame, si je vous interromps; je ne viens pas pour vous faire violence; je sais que je peux avec sécurité appeler, des passions effrénées de ce jeune homme, à votre sagesse et à votre raison parfaite ».

« Votre modération n'est qu'une ruse, mylord; je vois quel est votre dessein. Vous cherchez à exalter la générosité d'Héléne, et à en obtenir par ce moyen le sacrifice de sa constance; mais.... ».

« Je suis incapable d'artifice, monsieur; je n'ai d'autre intention que d'éprouver cette ame dont vous m'avez tant vanté la noblesse. C'est vous qui avez avancé qu'Héléne renoncera plutôt à vous, que d'accepter votre main au prix de votre désobéissance ».

« Grand Dieu » !

« O mon ami ! interrompit Hélène ; vous avez dit la vérité, et je vous en remercie de tout mon cœur ».

« Je n'ai jamais dit cela ; ou bien, si je l'ai dit... Hélène ! ah ! ne faites pas notre malheur ».

« Mylord, dit M. Mordaunt, vous êtes trop prompt. Personne n'a le droit de tourmenter ainsi ma fille, et je déclare que je l'empêcherai. Vous n'avez rien à craindre ; les conseils que sa raison lui donnera ne doivent pas vous alarmer ; et il n'y a que sa raison qu'elle puisse consulter ».

Hélène était déjà décidée : elle était bien convaincue qu'elle n'avait qu'un seul parti à prendre dans cette circonstance.

« Je ne me proposais pas d'en venir si-tôt à une explication : mon intention n'était pas d'entrer sur-le-champ en matière ; c'est la téméraire impatience

de ce fils dénaturé.... Madame, je connais vos vertus, je les révère, c'est d'elles que j'attends le bien-être de ma famille. Prenez mon bras, je vous en prie ».

« Mylord, j'ai bien assez de force pour marcher ».

« Non, mon Hélène, dit M. Mordaunt, vous ne vous soutenez qu'avec peine : appuyez-vous sur votre père ».

« Je vous remercie, monsieur », lui répondit-elle d'une voix faible. En même temps elle accepta son bras, et se traîna ainsi jusqu'au château.

Elle y trouva mistriss Mordaunt, qui l'accueillit avec sa froideur accoutumée, et lui dit en voyant son trouble : « Je savais que cela en viendrait-là : je l'ai toujours prédit. J'étais sûre que l'on se repentirait d'avoir soumis les intérêts de toute une famille, au caprice de deux jeunes gens

qui ne savent pas ce qui leur convient davantage ».

« Ah, maman » ! s'écria Charlotte.

« Tranquillisez - vous , madame , reprit Hélène avec douceur ; je ne causerai le malheur de personne , s'il dépend de moi de l'empêcher ».

M. Mordaunt prit alors la parole , et pria Hélène de se retirer , parce qu'elle devait avoir besoin d'un peu de solitude. Elle s'avança vers la porte ; mais Henry qui , jusqu'alors avait gardé un morne silence , s'élança au-devant d'elle : « Vous ne vous en irez point , Hélène , sans m'avoir entendu ».

« Elle sait , interrompit lord Villars , que vous n'avez plus rien à dire qu'elle doive écouter. Hélène ne dément point la haute opinion que vous m'en avez donnée : elle est en effet le modèle de son sexe ».

« Mylord , Henry a le droit de me parler , et je veux aussi l'entendre ; je

sens que je n'ai pas plus la volonté que la force de lui refuser ce qu'il me demande ». Puis se tournant vers Henry, elle lui donna sa main à baiser, et elle ajouta : « Demain matin à huit heures je vous verrai seul ; pour ce moment, permettez-moi de me retirer ».

Lord Villars qui crut voir la ruine de ses espérances dans la sévérité avec laquelle elle le traitait, et dans les preuves de tendresse qu'elle donnait à son fils, resta confondu. Quant à l'infortuné Henry, qui en augurait tout différemment avec bien plus de raison, il se jeta sur une chaise, et y resta immobile, pâle et tremblant, comme s'il eût déjà été certain de son malheur. Lord Villars s'efforça, en détaillant à M. Mordaunt la position où se trouvait sa famille, de le convaincre de la nécessité du parti auquel il s'était arrêté ; il chercha même à diminuer l'indignité de son procédé,

en prodiguant à Hélène les plus grands éloges. Mais M. Mordaunt dédaigna de répondre à ses raisonnemens , et de le remercier de ses louanges : il se contenta de lui assurer froidement qu'Hélène n'entrerait jamais dans sa famille malgré lui , et que lui-même il n'y consentirait jamais.

« Au reste, mylord, continua-t-il, selon moi, il n'est plus en votre pouvoir de retirer l'approbation que vous aviez donnée au mariage de votre fils. Tout ce que vous pouvez faire, se réduit à tâcher de convaincre ma fille et lui, des inconvéniens qu'aurait actuellement leur alliance, et de les déterminer, s'il est possible, à renoncer à leurs droits; car on ne les leur ôterait que par une injustice manifeste ».

Le froid mépris de M. Mordaunt piqua lord Villars au vif. « Il faudrait donc que j'abandonnasse toute ma famille pour un faux point d'honneur!

mon consentement fut toujours conditionnel : il ne pouvait être absolu. C'était mon second fils que j'accordais en mariage à votre fille : vous n'auriez pas osé me demander mon fils aîné ».

« Je ne vous le demande pas non plus, mylord ; mais s'il est vrai que vous ayez fait un mauvais marché, l'honneur veut que vous le teniez, à moins que ceux qui l'ont conclu avec vous n'y renoncent généreusement ».

« Voudriez-vous donc, interrompit mistriss Mordaunt avec humeur, causer la ruine d'une famille noble et ancienne, plutôt que de braver la fantaisie passagère de deux étourdis ? Périssent plutôt tous les engagemens contractés depuis le commencement du monde, que s'il devait arriver un si grand malheur ».

« Hélène ne causera la ruine d'au-

cune famille. Je persiste à croire que Henry et elle peuvent seuls résoudre la difficulté qui se présente. Je souhaite sur-tout que la conversation ne se prolonge pas entre nous sur un sujet qui me forcerait à dire des vérités dures, si j'en parlais plus long-temps ».

« Je surmonterais peut-être, dit lord Villars, les scrupules qui m'arrêtent, et je laisserais un fils insensé courir à sa ruine, d'autant plus qu'il semble qu'aux yeux de certaines gens cette conduite de ma part serait plus honorable; mais il s'agit aussi de mes autres enfans, qui me sont chers, et qui n'ont pas mérité un pareil sort; et je sens qu'au prix même de ma réputation, je saurai faire ce qu'il faut; et si je n'empêche pas cet acte de folie, du moins je n'aurai pas à me reprocher d'y avoir consenti ».

« Mylord peut se tranquilliser sur le parti qu'Hélène prendra, et compter

qu'il n'en coûtera rien à sa conscience. Le desir que nous avons, elle et moi, qu'elle épouse votre fils, n'est pas si grand qu'il s'étende jusqu'à vouloir qu'elle devienne votre fille ».

« Je vois cependant, dit lord Villars avec colère, je vois que tel est son projet; mais elle en sera sévèrement punie si elle l'exécute. Toutes les rigueurs de la pauvreté pendant ma vie, et ma malédiction éternelle à ma mort, voilà ce qui l'attend, et qui troublera sûrement son bonheur ».

M. Mordaunt reprit en se levant : « Je vous laisse, mylord; et je voudrais, en vous quittant, ne pas détruire l'erreur dans laquelle vous êtes, et qui vous afflige si profondément; mais comme vous pouvez tenir ou violer à votre gré vos engagements, je veux bien ne mettre en action ni la duplicité, ni la violence de votre caractère. Je connais Hélène, et je

gagerais ma vie que , dans les circonstances actuelles , elle ne se résoudra jamais à épouser votre fils ».

Cette assurance était trop agréable à lord Villars pour qu'elle ne dissipât pas à l'instant toute sa colère ; et comme son intention n'était pas de rompre avec M. Mordaunt , il lui dit en lui prenant la main : « Mon cher frère , pardonnez-moi ; je suis père ; j'ai une nombreuse famille , dont le bien-être dépend de l'issue de cette affaire : j'ai peut-être exprimé mes craintes avec trop de chaleur. Soyez persuadé qu'il n'est point de sacrifice , autre que celui-là , que je ne fisse volontiers pour avoir la satisfaction de voir nos deux familles plus étroitement unies ».

M. Mordaunt retira sa main.

« Vous me permettrez de rentrer chez moi , mylord. Il n'y a pas deux manières de juger votre conduite ; et

la conséquence naturelle de l'idée qui y est attachée, est qu'il ne doit plus y avoir désormais aucune relation entre nous ».

M. Mordaunt sortit, et laissa lord Villars et sa sœur plaisanter ensemble sur ce qui s'était passé, et s'en réjouir; car après ce que M. Mordaunt avait dit, ils ne doutaient plus qu'Hélène ne rompît ses engagemens avec Henry.

C H A P I T R E X I I.

HENRY n'avait pas été témoin de la conversation qui avait eu lieu entre son père et M. Mordaunt. Aussi-tôt qu'il était revenu du trouble où l'avaient jeté les dernières paroles d'Hélène, il était allé au presbytère confier ses chagrins à M. et à mistriss Thornton. En lui prodiguant les plus tendres consolations, ces bonnes gens cher-

chèrent à lui inspirer le courage de supporter la consommation de son malheur, qu'ils regardaient comme un événement inévitable.

Hélène passa toute la nuit à se fortifier dans le plan de conduite qui lui paraissait être le seul qu'elle pût adopter, sans craindre d'avoir à se le reprocher un jour, sans exposer son amant à la désobéissance, et sans causer la ruine de toute une famille. Elle craignait cependant les transports auxquels sans doute Henry se livrerait. Quoiqu'elle fût persuadée que de pareils moyens, s'il n'y en joignait pas d'autres, ne triompheraient pas de la résolution qu'elle avait prise, et qui était appuyée de toute la force de sa raison, elle ne songeait qu'avec effroi à l'entretien qu'ils devaient avoir ensemble ; et si elle n'avait pas eu plus de compassion pour lui que pour elle-même, elle lui

aurait écrit, et aurait épargné ainsi à tous les deux les tourmens d'une entrevue inutile : mais elle se croyait obligée de le satisfaire en tout ce qui n'était pas contraire à ses devoirs ; et elle tint la promesse qu'elle lui avait faite.

Dès qu'elle eut jeté les yeux sur lui, elle vit que l'épreuve qui l'attendait était bien différente de celle à laquelle elle s'était préparée. Il était pâle et défait ; un désespoir profond se peignait dans tous ses traits ; et lorsqu'il s'approcha d'elle, des larmes s'échappèrent de ses yeux.

« Cher Henry » ! dit Héléne en lui tendant la main. Henry se saisit de cette main chérie, et la pressa tendrement sur ses lèvres.

« Vous m'aimez, s'écria-t-il, et vous avez pu prendre une pareille résolution ! Je ne me plains pas, Héléne ; mais sûrement vous ne de-

viez pas me condamner sans m'entendre ».

« Sans vous entendre ? Ne suis-je pas ici pour écouter tout ce que vous avez à me dire » ?

« Cependant mon père m'a assuré que toute espérance était perdue pour moi ».

« Lord Villars mérite-t-il autant que moi votre confiance ? Vous pouvez espérer tout ce que votre raison, devenue plus calme, et rendue à elle-même, vous permettra de souhaiter. Je ne crains pas même de vous promettre que ce sera vous qui prononcerez sur votre sort ».

« Ah ! plutôt à Dieu qu'il en fût ainsi ! cette main ne sortirait plus des miennes que vous ne m'eussiez fait serment de m'engager votre foi à l'autel ».

« Voudriez-vous donc braver la colère de votre père, vous séparer de lui pour jamais, vivre sous le poids

de sa malédiction, et plonger votre famille dans la misère » ?

« Oh ! non, non : mon père lèverait lui-même les obstacles qu'il oppose à notre union ; la justice et la raison le forceraient à les lever. Jamais je ne nuirai à la prospérité de ma famille. J'ai offert d'abandonner les droits que me donne ma naissance, et de reprendre le rang où l'amour d'Hélène ferait mon bonheur. On m'a répondu que je ne pouvais pas me dépouiller de mon titre, et que, pour en soutenir l'éclat, il me fallait des richesses ; que mon mariage devait m'en procurer d'assez considérables pour doter tous mes frères et toutes mes sœurs, dont la légitime, si on la prenait sur les biens de la famille, me laisserait trop peu de fortune pour soutenir mon rang avec honneur et avec décence. On m'a rappelé que tel était l'usage dans toutes les familles ; et l'on m'a

fait sentir que je reconnaissais moi-même la vérité de ce qu'on me disait, en demandant à redevenir le cadet de la maison, afin de pouvoir librement choisir celle que je voudrais épouser. Quoique de pareils raisonnemens révoltent à-la-fois mon cœur et mon esprit, mon intention n'était pas de les combattre. Je me proposais d'agir comme si j'eusse été convaincu de leur évidence; et si je n'avais pas eu tout lieu de croire que votre jugement était porté d'avance, je vous aurais fait une proposition qui, j'en suis sûr, aurait concilié mes devoirs et mon amour, contenté mon père, et fait notre bonheur ».

A ces mots, l'espérance rentra dans le cœur d'Hélène.

« Quelle est votre proposition, demanda-t-elle avec empressement à Henry? Croyez que vous êtes encore le maître de changer ma résolution.

Montrez-moi seulement comment je peux vous appartenir sans blesser l'obéissance que l'on doit à ses parens, et vous me verrez aussi prompte à saisir le moyen que vous m'aurez offert, que vous aurez mis vous-même d'empressement à me le proposer ».

« Ma proposition, reprit-il d'une voix presque éteinte, est fondée sur la connaissance que je crois avoir de votre cœur, sur le peu de goût, j'oserais même ajouter sur le mépris que vous avez pour le faste et pour l'éclat... ».

« Ne parlez point de cela. Conciliez mon devoir et mon amour, et votre tâche sera finie ».

« Créature adorée ! comment pouvais-je élever des doutes sur votre amour ? Devais-je le croire moins pur que le mien » ?

« Est-ce que vous en douteriez ? Est-ce que vous auriez pu en douter » ?

« On vous a calomniée, mon Hélène : on m'a dit qu'effrayée par les menaces de mon père, vous aviez conçu de l'éloignement pour un mariage qui, contracté malgré lui, ne serait pour vous qu'une source de malheurs, et vous condamnerait à vivre dans la pauvreté ».

« Combien de pièges on tend à ma raison ! Ce n'était pas assez d'armer contr'elle mon cœur, on cherche encore à m'écarter par le ressentiment, du sentier difficile du devoir : que votre courage, mon cher Henry, vienne au secours du mien, qu'il lui serve d'égide ; et sur-tout ne me faites aucune demande que la vertu n'approuve pas ».

« Voici ce que j'ai résolu. Je suivrai le plan que je m'étais tracé avant la mort fatale de mon frère. La différence qu'il y aura entre ce que mon père m'a promis pour achever les étu-

des que j'ai commencées à *Lincoln's-inn*, et ce qui me reviendrait à cause de mon droit d'aînesse, sera retenue tous les ans par lui, et regardée comme votre dot, et je ne réclamerai votre main que lorsque j'aurai rempli la promesse que j'ai faite. Pendant sa vie, mon père soutiendra sa famille avec honneur; et à sa mort, si elle est un moment dans la gêne, elle ne courra du moins aucun danger de tomber dans la misère. — J'ai presque honte, dit Henry en s'interrompant, d'insister sur de pareilles considérations; mais, lorsqu'on a affaire à des gens qui ne sont pas raisonnables, il faut bien, pour l'amour de soi-même, s'occuper de leur folie, et s'y prêter autant qu'il est possible. Comme je n'ose pas me flatter que l'on trouve les retenues dont je vous ai parlé, assez considérables pour satisfaire aux besoins de la famille, et remplir les

vues de ceux qui la composent, je m'engage d'avance, au cas que les biens de mon père passent entre mes mains, à en laisser une portion à la disposition de mes frères et sœurs, jusqu'à ce qu'ils en aient retiré ce qu'on croit que leur aurait valu le mariage de mon frère aîné. Je rentrerai ensuite en possession de tout l'héritage, et le nom de Villars reprendra toute sa splendeur. Par ce moyen, il ne sera fait aucun tort aux branches cadettes de la maison. Vous serez toujours pour moi une véritable fortune, ô mon Hélène ! et nous n'aurons payé notre bonheur et celui de mes proches, que par quelques années d'obscurité qui n'auront pas été moins heureuses ».

Par une suite des principes qui dirigeaient ses actions, Hélène connaissait toute l'étendue de l'obéissance qu'un fils doit à son père, et elle était

entièrement soumise à ce devoir imposé par la nature. Elle était en même temps trop jeune et trop désintéressée, pour calculer les inconvéniens attachés à une fortune très-bornée, ou pour qu'ils pussent influencer sur ses résolutions, si elle les avait calculés, sur-tout tant qu'ils ne se feraient sentir qu'à elle et à Henry, qu'elle était sûre de dédommager de toutes les peines de ce monde, en lui donnant sa main. Son cœur avait palpité en l'écoutant. Le plaisir brillait dans ses yeux: « Que répond votre père à ce plan » ? lui demanda-t-elle avec la vivacité et l'inquiétude de l'espérance.

« Ce qu'il répond ! Que pourrait-il répondre ? A-t-il quelque droit d'en empêcher l'exécution » ?

« S'y oppose-t-il » ? reprit Hélène en tremblant et à voix basse.

« Trop chère Hélène ! ne vous exposerez-vous donc à aucun danger

pour moi ? Après avoir fait tout ce que la justice exige de nous, devons-nous craindre de braver un faux point-d'honneur » ?

« Votre père n'approuve donc point vos projets » ?

« Mais il les approuvera ; il sera forcé de les approuver. Tout le monde le condamnera s'il leur refuse son approbation ».

« Lorsqu'il l'aura donnée, comptez que je vous aiderai avec joie à les exécuter ».

« Sans cela, ne ferez-vous rien pour moi » ?

« Hélas ! en suis-je la maîtresse ? Est-il en mon pouvoir de rien faire ? Si nous n'avions eu que la justice à intercéder en notre faveur, aurions-nous jamais couru le danger de nous voir séparés ? Ce plan que vous avez formé peut-il éloigner de vous la malédiction de votre père ? Empêchera-

t-il que vous ne vous rendiez coupable de désobéissance envers lui, et que vous ne soyez accablé des malheurs qui la suivront ? En aurez-vous moins le courroux de votre père à appaiser ? Et sans le concours de lord Villars enfin, pourriez-vous réussir, vous montrer juste et généreux envers vos parens, comme vous le souhaitez » ?

« Le temps fera tout pour nous. Mon père nous pardonnera lorsqu'il verra se dissiper les craintes qu'il a conçues. Nous n'aurons nui à personne, et nous serons tous heureux ».

« O Henry ! Henry ! que parlez-vous de bonheur ? Il n'y en a point pour un enfant qui a désobéi à son père. Il n'y a point de raisonnement spécieux, ni d'espérance, quelque brillante qu'elle soit, qui puisse attaquer l'évidence de cette vérité, et me donner la hardiesse de l'oublier.

Si lord Villars persiste dans son refus, nous n'avons qu'un seul parti à prendre : il faut nous soumettre....». Elle allait ajouter, et nous séparer : mais sa langue resta comme glacée dans sa bouche.

« Hélène ! quoi ! vous n'avez pas la force de le dire, et vous le feriez » !

« La nécessité nous impose cette loi cruelle ; il est impossible que nous en agissions autrement ».

« Eh bien ! soit !.... dit-il après un moment de silence ; mais du moins que cette séparation ne soit pas éternelle : cédonz en apparence à la tempête qui nous menace, et que nos cœurs restent unis. Différons notre bonheur jusqu'au moment où aucun devoir imaginaire, aucune injustice réelle n'élèvera plus de barrière entre nous ».

« Mon cher Henry, ne cherchez pas ainsi à me tenter : ne trouvez-vous pas que ce serait une véritable

tromperie? Il nous faudrait vivre dans la dissimulation, feindre sans cesse la vertu; et vous savez que l'hypocrisie est le pire de tous les vices ».

« Tout ce que vous dites, Hélène, tend toujours vers le même but. Est-ce que vous voudriez que j'obéisse en tout à mon père? me conseillez-vous d'épouser lady Almeria »?

« Je suis un bien mauvais conseil, répondit Hélène en pleurant, et avec l'accent de la plus vive tendresse: non, je ne crois pas que le devoir, qui vous commande de sacrifier votre choix à la volonté de votre père, exige que vous acceptiez le sien ».

« Que gagnera-t-il donc à cette obéissance, à laquelle vous me forcez avec tant de cruauté »?

« Il y gagnera dans ce moment la satisfaction qui doit résulter pour un père de la soumission d'un de ses enfans à sa volonté; et pour l'avenir, la

satisfaction plus grande encore de voir son choix devenir le vôtre ».

« Quoi ! vous avez la force d'envisager un pareil avenir ! Vous pourriez le souhaiter » !

« Hélas, dit Hélène en tremblant, pourquoi nous livrer à de vaines illusions ? c'est dans cette espérance qu'on exige de nous le sacrifice que nous allons faire. Nous devons renoncer l'un à l'autre, sans aucune réserve. — Il faut que ce soit pour toujours ».

« Pour toujours ! Eh bien soit ! dit Henry en s'élançant vers la porte ; car je vois bien maintenant que c'est votre desir ».

« Arrêtez, cher Henry ».

« Cher Henry ! et vous dites que je vous suis cher » !

« Ah ! bien cher ! ne me soumettez pas à la seule épreuve que je n'aurai pas la force de supporter : je me sens assez de courage pour renoncer à vous

au prix de mon bonheur ; mais je serais au désespoir, si vous preniez de moi l'idée que je suis intéressée, et que mon ame n'est pas susceptible de recevoir des impressions profondes » ?

« Plût à dieu que je le crusse ! Tant que je vous verrai telle que vous êtes, comment pourrai-je imiter ce généreux dévouement, qui vous élève encore davantage à mes yeux.

« Je ne fais que me soumettre à une triste nécessité. Vous en sentez aussi la puissance irrésistible ; et tout notre mérite consistera désormais dans le courage avec lequel nous saurons la subir ».

« Je ne vois pas encore que ce soit réellement une nécessité. Si vous refusez de renoncer aux droits que vous avez sur moi, mon père sera obligé de tenir sa parole ».

« Ne cherchons pas de vains subterfuges, reprit Hélène, dont cet entre-

tien avait presque entièrement épuisé les forces : le consentement de lord Villars à notre mariage peut seul me déterminer à vous donner ma main, et à vous permettre de m'offrir la vôtre. Lord Villars a déclaré (et vous ne doutez pas de son inébranlable fermeté) que jamais il ne consentirait à notre mariage. — Dispensez-moi de continuer, mon cher Henry ! et recevez mon dernier adieu ».

« Jamais, non, jamais je ne vous abandonnerai. Rien ne me séparera de vous. Il n'est plus en votre pouvoir de me quitter ; non, non, vous ne me quitterez pas ».

« Il le faut : eh ! quel motif pourrait me retenir ? »

« Fuyez donc loin de moi ; mais quelque part que vous alliez, soyez sûre que vous me trouverez attaché sur vos pas. Mon père n'obtiendra par son injustice que mon malheur. Si je

ne peux pas être à vous, je ne serai jamais à une autre ».

« Vous y réfléchirez plus mûrement, dit Hélène en ouvrant la porte; adieu ». Elle referma la porte. Sa tâche étant finie, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sur une chaise où elle resta immobile et sans connaissance. Il n'y avait personne aux environs, de sorte qu'elle eut le temps de revenir à elle-même, sans qu'on se fût aperçu de sa faiblesse. Tout-à-coup elle entendit marcher dans la chambre qu'elle venait de quitter; elle se leva sur-le-champ, monta à la hâte deux étages, et se réfugia dans sa chambre.

Henry, en proie à l'agitation qu'il éprouvait, était resté où Hélène l'avait laissé. L'apparition soudaine de lord Villars l'arracha à sa douleur. Il frémit à sa vue, et passant d'un air furieux auprès de lui, il sortit à l'instant de la maison.

Lord Villars ne voulut pas d'autre preuve du parti qu'Hélène avait pris , et joyeux du succès de ses menées, il lui fit demander avec beaucoup de respect la permission de la remercier lui-même de la générosité qu'elle avait mise à lui rendre son fils. C'était une complaisance à laquelle Hélène pouvait librement se refuser ; elle s'excusa par le billet suivant :

« Comme lord Villars apprendra de
» son fils que l'on s'est soumis à sa vo-
» lonté, il lui sera sûrement très-agréa-
» ble qu'on lui épargne la vue d'une
» personne dont la présence doit lui
» être très-pénible. Hélène lui demande
» la permission de se dispenser de le
» recevoir ».

Tout triomphant qu'il était, lord Villars ne pouvait pas ne pas sentir la supériorité, que tout ce qui s'était passé donnait sur lui à M. Mordaunt et à Hélène. Il quitta Groby, ayant

obtenu à la vérité ce qu'il souhaitait; mais non sans se trouver extrêmement humilié de ce qu'il n'avait pas eu l'adresse de s'assurer par la ruse et la duplicité, ce que son autorité seule lui avait procuré.

CHAPITRE XIII.

HENRY s'était retiré au presbytère, et il avait fallu tout l'empire de M. Thornton sur lui pour le calmer un peu. Désespéré et charmé à-la-fois de la conduite d'Hélène, indigné contre son père et cependant pénétré des principes de la piété filiale, il éprouvait une telle agitation, le désordre de ses sens était tel qu'il n'écou-
 tait plus sa raison, et qu'il formait à chaque instant de nouveaux projets, qui tous ne pouvaient que perpétuer et justifier son malheur. A la fin

M. Thornton parvint à l'appaiser , mais il ne put jamais obtenir de lui qu'il renonçât à solliciter d'Hélène la promesse qu'elle lui garderait son cœur, et qu'elle attendrait avec lui qu'il eût vaincu la résistance de son père. Vainement lui représenta-t-il qu'il ne devait pas douter qu'elle n'adoptât avec joie tout ce qui tendrait à les unir, aussi-tôt qu'il aurait le consentement de son père; qu'il n'avait pas à craindre l'inconstance de ses sentimens, et qu'obtenir d'elle dans ce moment quelque complaisance, sur-tout une promesse, serait changer la résolution courageuse qu'elle avait prise en une espèce de trahison, et rendre illusoire l'obéissance qu'elle avait expressément voulu qu'il montrât envers son père. Aucune de ces réflexions ne put le détourner de son projet.

Henry était inquiet, et s'occupait

de ce qui s'était passé, comme s'il avait encore été en son pouvoir d'y porter remède. L'idée de rester ainsi sans rien faire et sans rien espérer, lui était insupportable. Il trouvait quelque soulagement à chercher Hélène dans le parc du château, malgré la certitude qu'il avait de ne pas l'y trouver. Tous les soirs, il revenait après l'avoir parcouru en vain, et cependant il retournait encore le lendemain l'y attendre ou l'y chercher de nouveau. Il écrivit; sa lettre lui fut rapportée sans avoir été ouverte: mais il écrivit encore, parce que c'était faire quelque chose que d'écrire, et que, pendant qu'il écrivait, il ne se livrait pas à son désespoir.

Hélène, non moins affligée, quoique plus patiente que Henry, était restée un jour entier renfermée dans sa chambre. Le bonheur, auquel elle avait renoncé, était trop cher à son

cœur pour qu'elle ne lui donnât pas de sincères regrets. La vive émotion qu'elle avait ressentie dans l'espace de vingt-quatre heures, exigeait aussi qu'elle réparât ses forces dans le silence et dans la solitude. Elle vit son père cependant, et trouva dans ses caresses et son approbation la plus douce récompense de ce qu'elle avait fait, et un puissant encouragement à persister dans son généreux dévouement.

Le lendemain matin, elle descendit comme à l'ordinaire, à l'heure du déjeuner; elle reprit ses travaux accoutumés, et s'efforça, avec une sorte de gaiété, de contribuer, autant qu'il était en son pouvoir, à dissiper la tristesse profonde qui semblait avoir pris possession du château de Groby. Par ce moyen elle détruisit l'effet de la malveillance que sa mère avait pour elle. Toutes les railleries de mistriss Mor-

daunt et tous ses sarcasmes lui déchiraient plutôt le cœur à elle-même, qu'ils n'attaquaient celui de sa fille, parce qu'Hélène ne paraissait pas soupçonner qu'on eût aucune intention de la blesser. Elle affectait d'ailleurs de n'adresser aucun reproche à personne, et se croyait sûre en même temps de n'en avoir pas mérité. Indifférente sur l'avenir, il lui arrivait peut-être quelquefois de penser que jamais l'image de Henry ne s'effacerait de sa mémoire; mais elle ne s'avouait point à elle-même que cela serait ainsi, ni elle ne s'appesantissait sur cette pensée lorsqu'elle s'offrait à son esprit. Ayant rempli jusqu'alors son devoir avec courage, elle était décidée à consommer le sacrifice, à quelque prix que ce fût; et si, dans ce moment d'accablement, elle formait encore des vœux, c'était pour que Henry devînt aussi raisonnable qu'elle.

Mais quoique ce calme parfait fût un sûr moyen d'arriver avec le temps au bonheur , dans le moment actuel Hélène se trouvait malheureuse d'avoir assuré le succès des méchants. Il ne lui était pas possible d'effacer , par un seul mouvement de sa volonté, le souvenir des plaisirs passés , et l'espérance de la félicité qui lui avait été promise. Il ne lui était pas possible d'oublier que son cœur avait choisi Henry, et que sa raison avait approuvé ce choix ; qu'elle avait toujours regardé l'amour qu'il avait pour elle comme le bien le plus précieux , et qu'en y renonçant elle avait rendu Henry malheureux, et s'était rendue elle-même très-malheureuse. Quelquefois elle ne pouvait supporter l'idée du mal qu'elle lui avait fait. Quand sa mémoire, trop fidelle , lui retraçait les transports et le désespoir de Henry, elle quittait son ouvrage,

ou bien, si elle lisait, son livre échappait de ses mains. L'image chérie de celui qu'elle avait aimé, de celui qu'elle aimait encore, la suivait partout. Son souvenir se mêlait à tout ce qu'elle faisait, à tout ce qu'elle pensait, à tous les objets dont elle était environnée, à toutes les occupations auxquelles elle se livrait; de sorte qu'elle ne pouvait l'oublier, et qu'elle doutait de réussir jamais à y songer avec moins de regrets, ou à n'y plus songer du tout.

Il ne lui laissait, à la vérité, que peu de temps pour faire cette expérience. Il allait tous les jours au château; et quoiqu'elle refusât constamment de le voir, il ne se rebutait pas. Quand elle était sortie, il allait l'attendre à son passage, sur le chemin des promenades qu'ils fréquentaient ensemble autrefois. Il lui écrivait continuellement; ses lettres n'étaient pas

cachetées; elle les lui renvoyait sans les avoir lues, et il lui écrivait encore, et lui faisait dire par ses sœurs qu'il ne pouvait pas croire qu'elle eût l'injustice de refuser de lire ses lettres.

M. Mordaunt le voyait souvent; et comme il était vraiment touché de ses souffrances, il voulut bien permettre pendant quelques jours ces démarches répétées qui ressemblaient à des actes de folie, dans l'espoir que sa complaisance ramènerait insensiblement Henry à prendre quelque empire sur lui. Son cœur saignait aussi quand il voyait Hélène, parce que malgré son courage, elle était très-affectée des poursuites de Henry.

A la fin, M. Mordaunt se crut obligé de dire à son infortuné neveu qu'il ne pouvait plus souffrir qu'il restât dans les environs du château, et que, s'il attachait quelque prix à son amitié, il

quitterait le Northumberland. Henry, dans son délire, accueillit fort mal ce discours, et il déclara qu'un ordre écrit de la main d'Hélène pourrait seul le chasser.

Hélène fut si sensible au malheur dont il était accablé, qu'elle en oublia presque les rigueurs de sa propre destinée.

« Je voudrais le voir encore une fois, disait-elle, quoi qu'il dût m'en coûter : mais, en le voyant, quelles consolations lui donnerai-je ? Il connaît mon cœur ; il sait que je souffre comme lui ; et si nous nous réunissons, notre courage y perdra beaucoup ».

M. Mordaunt l'encouragea à lui écrire. Ce n'était pas une tâche facile ; mais elle espéra qu'une lettre d'elle produirait un bon effet, et elle consentit à faire ce que son père voulait. Après avoir commencé plusieurs let-

tres, elle envoya enfin celle que l'on va lire :

« Vos poursuites sont bien cruelles,
» mon cher cousin : pourquoi me for-
» cez-vous à me montrer sévère et
» insensible, quand je veux seulement
» être juste, et ménager votre sensibi-
» lité ? Il n'est pas en mon pouvoir de
» vous procurer le soulagement que
» vous me demandez. Je vous offre
» toutes les consolations qui sont com-
» patibles avec les circonstances mal-
» heureuses dans lesquelles nous nous
» trouvons, en vous donnant l'exemple
» de l'obéissance et de la résignation.
» Soyez sûr que je n'ai pas lu vos let-
» tres. Qu'il est cruel pour moi d'être
» forcée d'ajouter que, tant que notre
» position ne changera pas, je n'en
» lirai jamais aucune ! Celle-ci est la
» dernière que vous recevrez de moi.
» De tous les sentimens qu'on a pu
» imaginer qui nous unissaient l'un à

» l'autre, il ne me reste plus que de
 » l'amitié et de la bienveillance. Si vous
 » ne voulez pas que je croie qu'il n'y
 » a plus même d'amitié entre nous,
 » vous m'aidez à achever la tâche
 » que je me suis imposée, toute diffi-
 » cile qu'elle est. Je vous supplie de
 » quitter le Northumberland ; et si
 » jamais nous nous revoyons, que nous
 » n'ayons du moins aucun reproche à
 » nous faire.

» Adieu ; jouissez de tout le bonheur
 » qui accompagne la vertu : s'il pouvait
 » y en avoir sans elle, l'intérêt que je
 » prends à vous est si pur, que je ne
 » vous le souhaiterais pas ».

C'était encore là, malgré tous les
 efforts d'Hélène, une mauvaise lettre ;
 mais elle n'aurait pas pu en faire une
 meilleure. En la recevant, Henry versa
 des larmes de plaisir et de peine. La
 vue d'une lettre d'Hélène qui lui était
 adressée, le remplit de joie : elle ren-

fermait cependant quelques passages qui l'affectèrent vivement, et le ton dont elle était écrite en général, manqua de lui faire perdre la raison, lorsqu'il la lut une seconde fois. Il observa qu'Helène ne l'appelait plus son cher Henry, mais son cher cousin, comme si elle avait voulu lui donner à entendre qu'elle n'avait plus d'affection pour lui, qu'à cause de la parenté qui les unissait. Le soin qu'elle mettait à ne se réserver d'autres droits sur lui que ceux de l'amitié, lui prouvait qu'elle ne voulait devoir sa soumission à aucun autre sentiment. Les vœux qu'elle formait pour que, s'ils se rencontraient encore, ils n'eussent mutuellement rien à se reprocher, ne lui permettaient pas de douter qu'elle ne persistât dans ses intentions, et que leur séparation ne fût désormais une chose indispensable. En lisant qu'elle ne lui souhaitait de bonheur que celui

que donne la vertu, il jugea qu'elle l'invitait à ne point contrarier les vues de son père. Toutes ces réflexions lui causèrent la plus vive douleur; et la dernière, sur laquelle il se méprenait cependant, lui fit concevoir le plus profond ressentiment. Il vit bien qu'il ne devait rien attendre d'un plus long séjour dans le Northumberland, et il résolut de le quitter.

Il remit à mistriss Thornton une petite lettre dont elle se chargea volontiers, d'après l'assurance qu'il lui donna qu'elle ne contenait que ses derniers adieux. Mistriss Thornton engagea même Hélène à en prendre lecture : elle était conçue en ces termes :

« Je pars : vous l'exigez, et j'obéis.
 » Mais ce n'est pas la froide amitié qui
 » vous donne sur moi une autorité si
 » grande; ce n'est pas non plus, sans
 » doute, par un mouvement de votre

» bienveillance pour moi, que vous
» m'envoyez errer dans le monde sans
» intérêt, sans motif, sans aucun but
» auquel je doive tendre, et que vous
» m'exposez à tous ses dangers, après
» m'avoir ravi l'espérance qui m'y au-
» rait servi de guide et d'encourage-
» ment. Vous m'avez repris ce que
» j'avais reçu de vous; il n'est pas en
» votre puissance d'effacer également
» en moi ce qui sera sûrement la cause
» de ma perte. Ils disent que vous vous
» conduisez avec beaucoup de no-
» blesse et de générosité. Cela peut
» être, car vous êtes parfaite; mes
» sens sont trop troublés pour que je
» puisse distinguer le bien et le mal;
» il ne me reste que la force de sentir
» que vous n'avez aucune pitié pour
» moi. Dieu vous préserve de remords!
» Quant à moi....

» Adieu, adieu, ma bien-aimée,
» mon Hélène, qui m'appartient par

» ses sermens et par l'amour ! Non, je
 » ne vous replacerai point au rang de
 » mes autres parens ; je ne pourrai
 » jamais vous traiter comme eux ;
 » vous ! mon bien le plus précieux, et
 » à qui j'ai consacré toutes mes affec-
 » tions !.... Adieu ; puissiez-vous bien-
 » tôt oublier votre cousin » !

CHAPITRE XIV.

CETTE lettre fut le coup le plus terrible qu'Hélène eût reçu. Le désordre qui y régnait, le désespoir qui s'y montrait à chaque ligne, lui donnèrent de Henry une idée qui fit sur elle la plus forte impression. Elle alla jusqu'à se demander si elle n'avait réellement rien à se reprocher. Elle se crut responsable de tous les excès auxquels il pourrait se porter ; elle oublia les motifs qui l'absolvaient de

la violation d'un engagement qui avait toujours eu sur Henry une sorte de pouvoir magique, et l'avait empêché de s'écarter du chemin de la vertu. Tant qu'elle n'avait pas perdu de vue l'intention qui la justifiait, elle avait trouvé dans son cœur, malgré tout ce que ce sacrifice lui coûtait, une source de consolations qui adoucissait son chagrin, et lui donnait la force de le faire; mais aussi-tôt qu'elle craignit de s'être mise dans son tort, cette crainte détruisit le calme dont elle jouissait, et la livra à l'affliction la plus profonde.

Il y avait des momens où elle était près d'annuler tout ce qu'elle avait fait, de déclarer qu'elle persistait dans ses engagements, et qu'elle voulait attendre que lord Villars eût levé les obstacles qu'il opposait à son mariage, ou qu'il fût dans l'impuissance de l'empêcher; mais elle ne pouvait dou-

ter que ces résolutions ne lui fussent inspirées plutôt par les plaintes de Henry, que par sa propre raison; elle hésita d'abord sur la convenance d'une semblable démarche, et y renonça bientôt après. Quelquefois elle se proposait d'écrire à Henry, pour lui dire franchement tout ce qu'elle souffrait, et lui avouer qu'elle avait toujours pour lui les mêmes sentimens. Cela n'eût servi qu'à lui répéter ce dont il était impossible qu'il ne fût pas certain; et comme elle ne pouvait se départir en rien de la résolution qu'elle avait prise, c'eût été ranimer en lui une espérance à laquelle il lui aurait été ensuite bien plus pénible de renoncer. Elle réfléchit d'ailleurs que, quelque attachement qu'elle conservât pour Henry dans ces premiers jours de leur séparation, elle s'en détacherait peu à peu, et que par conséquent elle devait éviter de lui laisser croire

qu'elle l'aimât encore, et de l'encourager à nourrir dans son cœur une passion qu'elle l'avait exhorté à éteindre.

Enfin elle demeura convaincue que toute sa force consistait dans son silence; qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de supporter patiemment le malheur qui pesait sur elle, et de rapprocher, en songeant à Henry le moins qu'il était possible, le moment où elle pourrait porter sans émotion ses regards en arrière, et regarder le passé comme un songe.

C'était ce que le bon sens et la vertu lui suggéraient, comme le meilleur plan de conduite qu'elle pût suivre, et elle espéra qu'en ne s'en écartant pas, elle obtiendrait, avec le temps, la récompense qu'elle méritait à tant de titres, la paix de l'ame; mais la contrainte qu'elle s'était imposée, lorsqu'il lui eût été si doux de se livrer au penchant de son cœur, lui était telle-

ment pénible, que son teint ne tarda pas à perdre la fraîcheur qui l'embellissait. Ses joues se décolorèrent, le sommeil s'éloigna de ses paupières, elle n'eut plus d'appétit; et malgré les efforts qu'elle faisait pour empêcher ces effets d'une douleur profonde, elle ne fut bientôt plus que le fantôme de ce qu'elle était autrefois.

En quittant le Northumberland; Henry ne savait de quel côté tourner ses pas. Aller chez son père, était une chose à laquelle il ne pouvait se résoudre. Il n'avait aucun motif de retourner à *Lincoln's-inn*, et son devoir ni son goût ne l'appelaient nulle autre part: il était véritablement, comme il l'avait dit à Hélène, semblable au vagabond, pour qui toutes les routes sont égales, et il devint parfaitement indifférent sur ce qu'il ferait, ou qui pourrait lui arriver.

Son père le tira par politique, et non

par tendresse, de cette insouciance alarmante, de cet abandon absolu de lui-même.

Depuis que lord Villars était parti de Groby, il avait surveillé son fils avec soin ; de sorte que, dans ce moment, il savait qu'il ne devait rien attendre de favorable aux espérances qu'il avait conçues. Il vit qu'il lui fallait reconquérir Henry par de bons procédés, et remettre à des temps plus éloignés l'exécution des projets qu'il avait résolu de ne jamais abandonner. Il se douta bien aussi que les moyens de douceur qu'il se proposait de mettre en usage sur-le-champ, exciteraient de justes soupçons : en conséquence, il se servit de lady Villars pour adoucir les peines de son fils et calmer son ressentiment.

Lady Villars avait un bon cœur et fort peu d'esprit. Elle avait toujours été parfaitement soumise à la volonté

de son mari ; elle était persuadée , d'après lui , qu'il était impossible qu'ils donnassent leur fils à une femme qui n'aurait pas de fortune , et que Henry ruinerait sa famille s'il en agissait autrement. Cette idée s'était , pour ainsi dire , naturalisée dans l'esprit de lady Villars , qui s'en était tellement pénétrée , qu'elle aurait cessé d'être elle-même plutôt que de l'abandonner. Elle regardait donc la séparation d'Hélène et de Henry comme une chose inévitable ; mais elle n'y prenait pas pour cela un moins vif intérêt , et elle pensait qu'il n'y avait rien qu'on ne dût faire pour leur rendre ce sacrifice moins pénible. Elle n'avait aucun doute qu'à l'avenir ils ne s'oubliassent et ne redevinssent heureux ; mais elle voulait qu'on leur laissât le temps de se consoler. Lord Villars , par des motifs moins délicats , était de la même opinion. Il engagea lady Villars à

écrire à son fils, pour l'assurer du tendre intérêt qu'ils prenaient tous les deux à son bonheur, pour le louer de la soumission qu'il leur avait montrée, et lui promettre qu'on ne lui offrirait la main d'une autre femme, que lorsqu'il aurait oublié ses anciennes liaisons. Elle l'invita d'elle-même à se rendre sur-le-champ à la petite maison, où son père n'était pas alors, lui témoignant le plus vif desir de se retrouver auprès de lui, et l'assurant qu'il n'y verrait personne qui pût lui déplaire : ceci regardait lady Almeria, qu'on avait voulu lui désigner ainsi, et il ne s'y méprit pas.

A la réception de cette lettre, il se sentit irrésistiblement entraîné vers sa mère. Elle lui avait toujours donné les plus grandes preuves de tendresse; et il devait être encore plus tenté de l'éprouver dans ce moment, puisqu'il était délaissé de tout le monde. Il es-

pérait aussi, à cause de la facilité du caractère de lady Villars, qu'il réussirait à lui persuader qu'il avait fait une injustice en abandonnant Hélène; et il la croyait trop vertueuse, pour douter qu'elle ne désapprouvât pas ce qui lui paraîtrait injuste.

En conséquence, il se rendit auprès d'elle, et reçut de cette tendre mère toutes les consolations qu'il en avait attendues; mais il fut trompé dans l'espoir qu'il avait eu de l'attirer dans son parti. Elle déclara qu'elle n'était pas compétente pour prononcer sur ce qu'on avait exigé de lui; et en même temps elle ajouta qu'il ne pouvait épouser une femme sans fortune, et qu'il fallait savoir souffrir ce qu'on ne pouvait empêcher.

Ainsi, d'un côté, l'intelligence bornée de sa mère, et de l'autre, l'ambition obstinée de son père, prouvèrent à Henry qu'il ne devait plus compter

sur la réparation du mal qu'on lui avait fait, ni même sur aucune consolation.

Lord Villars avait conduit lady Almeria à une terre qu'elle possédait en Devonshire, et l'y avait laissée auprès d'une tante qui était, comme lui, chargée de sa tutèle. Il comptait que quelques mois effaceraient entièrement le souvenir d'Hélène de la mémoire de son fils, et qu'une année ne se passerait pas sans que ses vœux fussent accomplis. Lady Almeria avait du goût pour Henry. Lord Villars espérait qu'elle entretiendrait en elle cette disposition, en excitant ses desirs par la promesse du succès, et que, quand bien même le terme auquel il l'avait fixé se trouverait encore plus reculé qu'il ne l'imaginait, elle ne se hâterait pas de former aucune autre liaison : pour diminuer même le nombre des occasions qui auraient nui à

ses projets, il recommanda à la tante de lady Almeria d'exiger qu'elle passât l'hiver suivant en Devonshire, et il promit que lady Villars, lui et son fils viendraient l'y voir.

Ayant ainsi pourvu, autant que les circonstances le permettaient, à la sûreté de sa proie, il alla à dessein d'un endroit à un autre, ne s'arrêtant nulle part, et évitant de se rencontrer avec son fils, jusqu'à ce que lady Villars lui eût mandé que, quoique Henry parût plongé dans une profonde mélancolie, on pouvait croire que son ressentiment n'était plus si vif, et qu'elle pensait que leur rencontre serait peut-être avantageuse pour tous les deux.

Sur cet avis, lord Villars arriva aussi-tôt, et chercha, à force d'adresse, de moyens détournés, et de manières tendres et prévenantes, à regagner la confiance de son fils, et à

réveiller en lui l'amour filial. Il lui parlait d'Hélène, et toujours dans les termes les plus flatteurs; à l'entendre, on aurait cru qu'il était presque aussi affligé que Henry de la perte qu'ils avaient faite, et il déplorait la nécessité cruelle qui l'avait séparé de celle qu'il aimait. Jamais il ne laissait soupçonner qu'il pût être question d'un autre choix, si ce n'est qu'il lui disait quelquefois: Vous pouvez choisir entre toutes les femmes, pourvu que celle que vous prendrez ait de la fortune.

Henry ne fut pas long-temps insensible aux marques de tendresse que lui donnait son père, quoiqu'elles fussent infiniment suspectes: elles étaient comme un baume salutaire répandu sur ses blessures; et il lui arrivait souvent d'en être touché, au point de croire que lord Villars se relâcherait un jour de sa sévérité. Il résolut de

ne rien négliger pour maintenir cette bonne intelligence, et Hélène eut bientôt la satisfaction d'apprendre qu'ils vivaient ensemble dans le plus parfait accord. Cette nouvelle n'aurait peut-être pas été consolante pour toute autre qu'Hélène; mais en renonçant à Henry elle n'avait fait aucune réserve. Son intention était de l'abandonner sans retour; et dans ce moment, ce fut une satisfaction bien douce pour son cœur, que de voir qu'il commençait à retrouver le repos et à se soumettre à ses devoirs, certaine qu'il finirait par épouser une femme du choix de son père: lorsque cette idée s'offrait à son esprit, elle formait même des vœux pour que cette femme fût aussi du goût de Henry, afin qu'il pût trouver le bonheur auprès d'elle.

A la vérité, elle avait bien besoin de cette consolation lorsqu'elle la reçut.

Il lui avait été impossible d'effacer l'impression que lui avait laissée la lettre de Henry. Son ame supportait avec courage le chagrin qui l'accablait; mais son corps succombait chaque jour sous les efforts qu'elle faisait pour paraître gaie et pour cacher les tourmens affreux qu'elle éprouvait, en songeant que Henry n'était peut-être pas heureux, ou qu'il ne se conduisait pas comme il devait.

M. Mordaunt voyait avec une extrême inquiétude qu'Hélène maigrissait chaque jour davantage, qu'elle perdait ses belles couleurs, et qu'une sorte d'affaiblissement semblait attaquer peu à peu toutes ses facultés morales. Il s'affligeait aussi de penser que probablement elle ne triompherait pas d'une passion si malheureuse. La lettre de Henry avait paru tellement reprehensible à Hélène, qu'elle l'avait soigneusement cachée à tous

les yeux. Son père lui-même ignorait ce dont elle était si vivement affectée. Il ne l'attribuait qu'aux obstacles qu'avait rencontrés son amour, et il ne put cacher sa surprise en voyant l'heureux changement qui s'opéra en elle, lorsqu'elle eut appris que Henry vivait dans la maison de son père, et qu'ils étaient fort bien ensemble.

Il se hasarda à l'éprouver à ce sujet, pour savoir si elle pourrait supporter le mariage de Henry avec une autre : elle comprit ce qu'il voulait lui dire, et lui répondit avec franchise et sans hésiter :

« Mon cœur est soulagé du poids qu'il n'aurait pas supporté plus longtemps. Maintenant je suis sûre que Henry reconnaît son devoir, et qu'il le remplit. Je saurai résister aux peines qui me seront personnelles, et même avec le temps en triompher. Je ne crains point d'envisager le mariage de

Henry. Il est certain que j'en serai bien affligée ; mais quand je l'ai relevé des engagemens qu'il avait pris envers moi , c'était dans l'intention qu'il en formât de nouveaux avec une autre ».

M. Mordaunt ne put que la serrer contre son cœur , et l'appeler du nom qui lui convenait si bien , la femme la plus raisonnable.

Depuis ce moment , il la vit pour ainsi dire renaître chaque jour. Il n'était cependant pas à présumer qu'elle guérît parfaitement , si elle restait à Groby , où tout lui rappelait Henry. M. Mordaunt sentit qu'elle avait indispensablement besoin de secours ; et malgré le surcroît de dépenses qui devait en résulter , et quoique l'économie lui fût plus nécessaire que jamais , il résolut d'aller avec sa famille passer à Bath une partie de l'hiver suivant.

Hélène reçut cette proposition avec

reconnaissance. Elle prit la répugnance qu'elle eut à quitter le château de Groby pour un symptôme de faiblesse, et elle espéra qu'un déplacement contribuerait à la rendre telle qu'elle voulait être.

Henry était toujours auprès de ses parens, en proie à la plus violente inquiétude, ne pouvant renoncer à Hélène, et voyant de jour en jour diminuer l'espoir de la posséder.

Lord Villars observa qu'il était toujours aussi rêveur et aussi mélancolique, et il commença à soupçonner que, loin de chercher à triompher de sa passion pour Hélène, il la nourrissait en secret; et qu'ayant résolu de ne pas contracter d'autres engagements; il se transportait par avance au temps où la mort de son père lui laisserait la liberté de suivre son penchant. Le célibat de Henry était presque aussi nuisible aux vœux que lord

Villars avait pour sa famille , que son mariage avec une femme pauvre. Il craignait de voir son fils persister dans une résolution dont il sentait qu'il n'était pas en son pouvoir de le détourner. Il ne se trompait pas : Henry avait en effet ajourné son bonheur, avec cette seule différence que , n'osant pas le faire dater du moment de la mort de son père, il s'était vaguement indiqué à lui-même une époque éloignée , sans s'imaginer cependant que son mariage pût avoir lieu du vivant de lord Villars , car il était parfaitement dissuadé à cet égard. Son plan étant ainsi à-peu-près arrêté , il n'avait qu'une seule inquiétude , et il en était bien tourmenté ; c'était que dans l'intervalle on ne déterminât Hélène à former d'autres liens. Aussi avait-il sollicité d'elle avec beaucoup de chaleur la promesse qu'elle lui garderait sa foi. Le refus qu'il en avait reçu lui avait

presque ravi l'usage de sa raison , et il était sans cesse préoccupé de la crainte qu'elle ne se mariât , et qu'elle ne mît ainsi le comble à son malheur.

Lord Villars savait que son autorité qui avait séparé Henry et Hélène , ne pouvait pas aller plus loin. Il sentait qu'il n'avait pas le droit de forcer son fils à se marier avec une autre , de sorte qu'il résolut de laisser agir le temps , et d'en attendre le changement qui devait favoriser l'exécution de ses projets. Garder Henry à la campagne , toujours occupé de son chagrin , et se livrant au bonheur romanesque de la constance , n'étoit pas le moyen de rapprocher l'époque du changement que l'on souhaitait. Il témoigna quelque desir de retourner à *Lincoln's-inn*. Son père y consentit avec beaucoup d'empressement. Il partit , et y arriva peu de temps après : mais il était utile de le distraire de ses études. Lord

Villars mit en usage tous les moyens de le répandre dans le monde et de lui en faire partager les amusemens, et il eut la satisfaction d'apprendre que le succès avait couronné ses efforts.

Après avoir passé quelque temps dans la retraite, abandonné à sa douleur, Henry commença à reprendre sa gaiété naturelle, à se rapprocher des jeunes gens de son âge, à s'associer à leurs plaisirs et à faire de nouveau les délices de leur société : ainsi il se trouvait conduit peu à peu au bord du précipice, et ses principes suffisaient à peine pour l'empêcher d'y tomber.

Il fut préservé des malheurs auxquels l'exposaient les vues mercenaires de son père, par son amour pour une femme vertueuse dont on avait voulu le séparer pour toujours. Hélène lui avait dit dans sa lettre : « Si jamais nous nous revoions, que nous n'ayons du

» moins aucun reproche à nous faire » :
 et ces paroles n'étaient jamais sorties
 de sa mémoire. La revoir et la retrou-
 ver fidelle , était un espoir tellement
 uni à son existence , qu'il était persua-
 dé que l'un ne pouvait finir sans l'autre ;
 mais c'eût été pour lui le plus grand
 des malheurs que de n'être plus digne
 d'elle. Il sentit qu'il ne survivrait pas
 à la douleur de l'avoir perdue , s'il ve-
 nait à la perdre par sa faute , et il ré-
 solut d'abandonner un genre de vie
 où tout lui offrait à chaque instant ,
 des tentations auxquelles il n'aurait
 pas succombé , sans encourir de justes
 reproches.

Malgré la volonté qu'il avait de fuir
 les liaisons dangereuses , il trouvait
 que , lorsqu'on est traversé dans tous
 ses projets de bonheur , on a besoin
 de dissipations de quelque espèce , et
 il changeait ainsi de résolution à cha-
 que instant. Il s'imagina de chercher

un sujet de distraction qui lui offrit en même temps un moyen de s'instruire et de perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. Il résolut de voyager, et en demanda la permission, qu'on s'empressa de lui accorder. Lord Villars cependant lui témoigna un vif desir de le voir avant qu'il partît, et Henry se hâta de se rendre dans le Hampshire. Sa mère était partie pour le Devonshire, quand il arriva. Lord Villars avait eu l'adresse de l'y envoyer; de sorte que, lorsque Henry la demanda, on lui dit où elle était, et on ajouta qu'une indisposition assez grave l'empêchait de le venir voir, et que cependant elle serait bien fâchée s'il quittait l'Angleterre sans lui avoir dit adieu.

Henry vit le piège; mais, rassuré par son amour, il ne craignit pas qu'on absât contre lui d'une visite qu'il aurait faite à sa mère malade

dans la maison de lady Almeria. Il accompagna volontiers son père dans le Devonshire, et là il s'efforça de prouver à tout le monde par sa froideur envers lady Almeria, qu'il n'avait eu d'autre projet que celui de rendre ses devoirs à sa mère.

Mais lady Almeria était jeune et belle, et les prévenances flatteuses et les attentions dont elle accablait Henry; ne lui permirent pas de garder toujours la réserve qu'il aurait voulu avoir. C'était aussi une étourdie qui ne sentait pas l'importance de ce qu'elle pouvait dire ou faire, ou du moins qui s'en inquiétait fort peu. Elle riait et jouait avec Henry, se moquait de son air sérieux, l'entretenait de l'amour qu'elle avait pour lui, vantait la constance avec laquelle elle l'aimerait s'il la payait de retour, et paraissait si sûre d'être aimée, qu'il était impossible de la convaincre de son erreur.

Henry s'amusait de tout cela ; peut-être même en était-il flatté ; mais son cœur n'en était que plus fortement attaché à Hélène. Qui aurait pu en effet l'abandonner pour lady Almeria ? Son séjour en Devonshire lui fit beaucoup de bien. Il quitta cependant l'Angleterre , sans avoir hésité un seul instant , dans le projet qu'il avait formé de n'avoir d'autre femme qu'Hélène.

La conduite de Henry envers lady Almeria inspira quelque confiance à lord Villars ; mais jugeant bien qu'il ne devait pas espérer de réussir , tant qu'Hélène ne serait pas mariée , il résolut de s'occuper sérieusement de son mariage , et se servit de sa sœur pour l'y déterminer , s'il était possible.

En effet , Hélène ne tarda pas à apprendre de sa mère le voyage que Henry avait fait dans le Devonshire ; et on lui en exagéra les circonstances

avec toute la méchanceté dont on était capable. La peine que lui causa cette nouvelle, lui prouva qu'elle avait bien peu réussi à oublier son premier ami. Elle s'en affligea aussi par rapport à lui. Elle connaissait le caractère de lady Almeria; et n'y voyant rien qui pût rendre Henry heureux, elle se trouvait responsable du malheur qui l'attendait, comme elle avait d'abord cru l'être de l'éloignement qu'il avait montré pour son père.

FIN DU TOME PREMIER.



